pl. 5 m. white 22
FR
orange

LE

DRAGON DE LA REINE

OU

COSTAL L'INDIEN

ROMAN HISTORIQUE

NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES

Les Mémoires d'un vieux Garçon, par A. de Gondrecourt. 5 vol. in-8.

Les Cavaliers de la Nuit, par le vicomte Ponson du Terrail, auteur de la *Tour des Gerfauts*, etc., etc. 4 vol. in-8.

Les Paysans, Scènes de la Vie de campagne, par H. de Balzac. 5 vol. in-8.

Les Damnés de Java, par Méry. 3 vol. in-8.

La Fille de Cromwell, par Eugène de Mirecourt, auteur des *Confessions de Marion Delorme*, etc., etc. 4 vol. in-8.

Le Roi de la Barrière, par Paul Féval. 4 vol. in-8.

La Roche sanglante, par Molé-Gentilhomme. 5 vol. in-8.

Le Fou de la Bastide, par Madame Clémence Robert. 3 vol. in-8.

Le Château des Fantômes, par Xavier de Montépin. 5 vol. in-8.

La Fée du Jardin, par Madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8.

Le Capitaine Zamore, par le marquis de Foudras et Constant Guéroult, auteur de *Roquevert l'Arquebusier*, etc., etc. 4 vol. in-8.

Le Dragon de la Reine, par Gabriel Ferry, auteur du *Coureur des Bois*. 4 vol. in-8.

Diane de Lancy, par le vicomte Ponson du Terrail. 4 vol. in-8.

Les Amours d'Espérance, par Auguste Maquet, collaborateur d'Alexandre Dumas. 5 vol. in 8.

Les Vautours de Paris, par le marquis de Foudras et Constant Guéroult, auteur de *Roquevert l'Arquebusier*, etc., etc. 4 vol. in-8.

Madame Pistache, par Paul Féval. 2 vol. in-8.

La Tombe-Issoire, par Elie Berthet. 4 vol. in-8.

Le Comte de Sallenauve, par H. de Balzac. 5 vol. in-8.

Les Amours de Vénus, par Xavier de Montépin. 4 vol. in-8.

La Dernière Favorite, par madame la comtesse Dash. 3 v. in-8.

Robert le Ressuscité, par Molé-Gentilhomme. 4 vol. in-8.

Les Tonnes d'Or, par le vicomte Ponson du Terrail. 4 vol. in-8.

Les Libertins, par Eugène de Mirecourt. 2 vol. in-8.

La Famille Beauvisage, par H. de Balzac. 4 vol. in-8.

Un Roué du Directoire, par Eugène de Mirecourt. 2 vol. in-8.

Le Député d'Arcis, par H. de Balzac. 4 vol. in-8.

Mercédès, par Madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8.

Blanche de Savenières, par Molé-Gentilhomme. 4 vol. in-8.

La Fille de l'Aveugle, par Emmanuel Gonzalès. 3 vol. in-8.

Le Château de La Renardière, par Marie Aycard. 4 vol. in-8.

Roch Farelli, par Paul Féval. 2 vol. in-8.

La comtesse Ulrique, par le marquis de Foudras et Constant Guéroult, auteur de *Roquevert l'Arquebusier*, etc., etc. 4 vol. in-8.

Les Catacombes de Paris, par Élie Berthet. 4 vol. in-8.

La Tour des Gerfauts, par le vic. Ponson du Terrail. 5 v. in-8.

La Belle Gabrielle, par Auguste Maquet, 5 vol. in-8.

Imprimerie de Gustave Gratiot, 30, rue Mazarine

LE

DRAGON

DE LA

REINE

OU

COSTAL L'INDIEN

Roman Historique

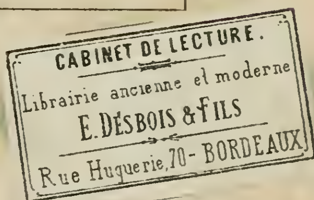
PAR

GABRIEL FERRY

auteur

Du Coureur des Bois.

I



PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

LE

DÉPUTÉ D'ARCIS

PAR

H. DE BALZAC

Jamais peut-être, dans aucune de ses œuvres, la supériorité de Balzac ne s'est manifestée avec autant d'éclat que dans le *Député d'Arcis;* jamais il n'a prouvé si hautement qu'il n'est point de sujet si aride, ni d'étude si sévère qui ne puissent devenir attrayants sous l'aile fécondante du génie. Les admirateurs du grand écrivain s'attendaient à voir briller exclusivement dans cet ouvrage l'observation profonde, hardie, presque infaillible qui forme une des faces les plus saisissantes de son talent; mais, ce qu'ils croyaient impossible dans des *Scènes de la vie politique*, ce qu'ils y trouveront, avec surprise, répandu en abondance et porté au plus haut degré, c'est l'intérêt, mais un intérêt si vif, si attachant, que le *Député d'Arcis* nous paraît supérieur, sous ce rapport du moins, à tout ce qui est sorti jusque-là de la plume de Balzac. Le procédé employé par l'illustre romancier pour atteindre ce prodigieux résultat consiste à laisser dans l'ombre les hautes combinaisons de la politique pour pénétrer dans les familles et y mettre en jeu toutes les passions humaines par le contre-coup des petites intrigues électorales. Là, tous les sentiments, depuis les plus abjects jusqu'aux plus élevés, se déroulent dans des scènes émouvantes et vivement éclairées par des caractères éclatants de vérité. C'est d'abord le comte de Sallenauve, noble figure, poétique et sérieuse à la fois, l'une des plus sympathiques créations de Balzac; puis Mme de l'Estorade, Naïs, la famille Beauvisage, la famille Giguet, la belle et touchante Luigia, puis cette terrifiante et originale figure de Vautrin, revêtant ici un caractère tout nouveau, une dernière et suprême *incarnation*, sublime d'habileté, de dévouement et de pathétique dans son rôle de père. Nous en passons beaucoup d'autres pour laisser au lecteur tout le charme de cette admirable composition qui, nous le répétons, se distingue surtout par un immense intérêt.

LES CATACOMBES DE PARIS

Roman par ÉLIE BERTHET

Il est des choses dont tout le monde parle et que peu de personnes connaissent réellement. De ce nombre sont les vastes carrières qu'on appelle *Catacombes de Paris*, bien que ce nom convienne seulement à l'ossuaire qu'elles renferment. M. Elie Berthet, que la puissance de ses conceptions dramatiques et le charme pittoresque de ses descriptions ont placé parmi nos premiers romanciers, a eu l'idée de descendre dans ces immenses souterrains, de les étudier avec soin et d'en dégager la sombre et mystérieuse poésie qu'ils renferment. L'ouvrage que nous offrons au public est le résultat de ses études et de ses ténébreuses promenades sous le sol parisien.

Mais les *Catacombes*, avec l'ordre admirable qui règne aujourd'hui dans leurs lugubres détours, n'eussent pas offert au roman des ressources suffisantes. L'auteur est donc remonté jusqu'à l'époque où ces galeries furent, pour ainsi dire, découvertes, alors que leur délabrement compromettait la solidité d'une portion de Paris et que, chaque jour, à chaque heure, de nouveaux écroulements venaient consterner les quartiers de la rive gauche. En beaucoup d'endroits on peut encore observer l'état primitif des carrières; ces endroits s'appellent *travaux des anciens*. Il lui a donc été facile de se représenter les *Catacombes* telles qu'elles étaient au siècle dernier, et il a créé l'œuvre la plus curieuse, la plus dramatique, la plus saisissante qui soit jamais tombée de sa plume.

INTRODUCTION

Le Musicien de la Sierra Madre.

Dans une de ces antiques galeries de manoir féodal, sur ces murs noircis par le temps, que couvre une longue suite de portraits historiques, on voit, au déclin du jour, les ombres du soir effacer graduel-

lement les traits des héros du temps passé, immobiles sur leur toile. Ne serait-on pas ravi de voir, au même moment, surgir du fond de chaque cadre et s'agiter les figures, moins solennelles, mais plus vraies peut-être, des personnages subalternes qui ont été les instruments de la gloire de chacun de ces héros, qui ont vécu, agi, conversé avec eux ? Ce serait la chronique placée en regard de l'histoire, et lui prêtant tout l'attrait de ses révélations.

J'ai dit comment j'avais rencontré, dans les plaines de Calderon, le capitaine don Ruperto Castanos (1). J'ai reproduit le récit de cette sanglante journée de la guerre de l'Indépendance mexicaine, fait par

(1) *Revue des Deux Mondes*, liv. du 15 octobre 1850.

l'ancien *guerillero* sur ce même champ de bataille où il avait combattu tout un long jour. Grâce à ses souvenirs, l'histoire se dépouillait de son manteau d'austérité pour s'égayer du charme de la tradition. Le cadre historique s'élargissait sans s'altérer, et cette tradition, ornée par la bouche d'un témoin oculaire de tout l'attrait qu'aurait pu avoir la fiction, évoquait, à côté des principaux personnages, des figures contemporaines qui animaient et remplissaient les vides de la toile.

C'étaient ces évocations familières que je voulais continuer, sans savoir si le hasard qui m'avait si bien servi déjà continuerait à me favoriser encore. J'étais bien

résolu toutefois à les solliciter, à les provoquer sans relâche.

Le récit de notre voyage (que je reprends à notre couchée dans la *Venta de la Sierra Madre*, entre les villes de Tépic et de Guadalajara) fera voir jusqu'à quel point mes provocations furent couronnées de succès (1).

Le capitaine don Ruperto dormait encore d'un profond sommeil, dans l'un des angles de la chambre que nous occupions ensemble, quand je me levai de grand matin. Je convertis sans bruit mon matelas en un manteau, c'est-à-dire que je m'enveloppai de mon *zarape* (2) qui m'a-

(1) *Revue des Deux Mondes*, liv. du 1er janvier 1851.

(2) Couverture de laine.

vait servi de lit, et je sortis sans éveiller mon compagnon de route.

Les voyageurs et les maîtres de la *Venta*, au dedans, les muletiers et les domestiques, au dehors, reposaient tous à cette heure matinale. Le silence était partout, silence imposant et solennel, au milieu du solennel et imposant tableau de la *Sierra Madre*.

Je traversai le plateau où la *Venta* était bâtie. La lune ne laissait tomber qu'un brouillard lumineux au fond de la gorge profonde, formée par deux chaînes de montagnes gigantesques qui courent parallèlement, et sur le sommet de l'une desquelles je me trouvais.

Cette pâle clarté permettait à peine de

distinguer quelques cabanes éparses sous de grands arbres qui semblaient humbles comme des touffes de bruyères. En revanche, des pitons les plus élevés de la *Sierra*, les uns aigus, les autres arrondis, les clartés lunaires jaillissaient en éclairs pareils à ceux que renvoie le fer d'une lance ou un casque d'acier poli. Puis, d'un autre côté, ces lueurs éclairaient une immense étendue de pays sur laquelle les ramifications des montagnes qui couvrent partout le Mexique n'apparaissaient que semblables à des lianes entrelacées sur le sol.

Il n'y avait d'éveillé autour de moi que les voix des montagnes qui ne dorment jamais, auxquelles se mêlaient celles des

cascades et des cours d'eau. Au milieu du silence de la nuit, des courants perpétuels, pareils au soufflet d'un orgue toujours en mouvement, semblaient établir entre les pics les plus élevés et les gouffres les plus profonds d'éternels et mystérieux dialogues.

Je prêtais l'oreille tour à tour aux voix des vallées et des montagnes, lorsque tout à coup il me parut que ces rumeurs devenaient moins vagues, et que des sons humains s'y mêlaient comme si, du fond des ravins, les notes encore lointaines d'une trompe de chasse se fussent élevées jusqu'au sommet de la *Sierra*. Je crus être le jouet de quelque illusion, car ces notes étaient si dures, si rauques, malgré leur

éloignement, que je ne savais de quel instrument faussé ou bizarre elles pouvaient s'échapper. Le silence ne tarda pas à succéder à ces sons étranges, auxquels l'heure et le lieu prêtaient un caractère lugubre et presque surnaturel.

Si la *Sierra Madre* eût possédé quelque légende de *Chasseur noir*, j'aurais cru avoir entendu le bruit de son cor ; mais il fallait attribuer une moins fantastique origine à cette singulière musique. Après plusieurs minutes d'un calme profond, la même mélodie bizarre se fit de nouveau et plus distinctement entendre, car elle était déjà plus proche; elle avait quelque analogie avec les cornets des vachers de la Suisse; cependant l'instrumentiste était

encore invisible, si toutefois ce n'était pas une des voix des montagnes, inconnue jusqu'ici à mon oreille.

Je m'avançai jusqu'aux limites extrêmes du plateau, à l'endroit même où, la veille, le capitaine Castanos m'avait fait le terrible et singulier récit de sa rencontre avec le colonel Garduno; mais je ne vis au fond du gouffre que les reflets de la lune qui en argentaient les douves escarpées. C'était cependant bien de cette direction que s'étaient élevés ces sons à la fois si mélancoliques et si puissants; un examen attentif me fit enfin distinguer comme une ombre humaine qui se détachait sur une mer de lumière blanche, puis l'ombre disparut sous la saillie d'un

rocher, non sans qu'une fois encore la même cadence funèbre se fût élevée des profondeurs de l'abîme jusqu'à moi.

Je n'eus plus, dès-lors, qu'à me résigner à attendre quelques instants pour voir surgir à son tour, sur le plateau, le nocturne musicien lui-même. Un quart d'heure se passa, puis, grâce au détour du sentier qui serpentait sur les flancs du précipice, un homme apparut tout à coup, presque à mes côtés, dans un endroit diamétralement opposé à celui sur lequel j'avais les yeux fixés.

Le costume du voyageur me révéla sa condition de prime-abord : c'était un Indien, quoique ses vêtements et la hauteur de sa stature lui donnassent un aspect

tout différent des Indiens que j'avais vus jusqu'alors. La fierté de sa démarche, l'expression de ses traits, ses membres athlétiques, son accoutrement bizarre, rien, en un mot, ne rappelait chez lui le caractère abâtardi des anciens maîtres du Mexique. Par le même motif, je ne savais reconnaître à quel caste indienne il appartenait. Il s'était arrêté un instant pour reprendre haleine, après la rude montée qu'il venait de franchir si lestement, et je pus, à la clarté de la lune, distinguer aussi qu'il portait en sautoir l'instrument que je venais d'entendre : c'était une conque marine, longue, mince et recourbée, dont la nacre étincelait sur sa poitrine.

Au total, en dépit de sa remarquable

physionomie, ce personnage, qui avait si étrangement signalé sa présence, me fit éprouver une espèce de désappointement; je me l'étais figuré tout autre, je ne sais pourquoi, ou, pour mieux dire, mon imagination avait été trop vite en besogne, excitée par la scène solennelle qui m'entourait. Je ne voulus pas cependant laisser passer cet Indien sans échanger quelques mots avec lui.

— Un bon temps pour voyager, mon maître, lui dis-je, afin d'entrer en conversation.

— Surtout pour un homme dont l'âge engourdit déjà les jarrets, reprit l'Indien.

J'avais cru voir flotter sur ses épaules une épaisse chevelure noire, et je le re-

gardai de nouveau avec plus d'attention ; je ne m'étais point trompé. Ses cheveux avaient bien le reflet bleuâtre particulier à la nuance de l'ébène la plus foncée. Ses traits bronzés étaient anguleux, sa peau paraissait fortement collée à son visage ; mais il n'y avait pas de trace de ces rides profondes que creusent d'ordinaire les années sur la figure humaine. L'Indien s'aperçut sans doute de mon étonnement, car il ajouta, pendant que je le considérais :

— Il y a des corbeaux qui ont vu cent renouvellements de saisons, et dont cependant aucune plume n'a blanchi.

— Quel âge avez-vous donc? lui demandai-je.

— Je n'en sais rien, seigneur cavalier; j'ai voulu, depuis que j'ai été en état de distinguer la saison sèche de la saison des pluies, compter combien j'en avais vu des unes et des autres, et je me suis embrouillé dans mon compte. Depuis que j'ai vu la cinquantième... pour des raisons très particulières... je n'y attachais plus d'importance, et il y a longtemps que je ne m'en occupe plus. Que me fait, à moi, le cours des ans? Un corbeau est venu croasser sur le toit de la cabane de mon père, à l'instant où je suis né, à l'instant même où un parent dessinait sur le sol de la hutte la figure d'un de ces oiseaux; je dois donc vivre aussi longtemps que le corbeau qui est venu se percher sur le

toit paternel; dès lors, à quoi bon compter ce qui doit être innombrable?

— Ainsi, vous croyez votre existence attachée à celle du corbeau perché sur le toit de votre hutte, pendant que vous naissiez?

— C'est la croyance des *Zapotèques* (1), mes pères, et c'est aussi la mienne, répondit gravement l'Indien.

Je n'avais que faire de combattre les superstitions du Zapotèque, et je me bornai à lui demander si c'était pour charmer les ennuis de la route qu'il portait sa trompe marine avec lui, ou s'il s'y rattachait quelque autre croyance de ses pères.

(1) L'une des anciennes tribus indiennes du Mexique.

L'Indien hésita un moment.

— C'est un souvenir du pays, répliqua-t-il après un court silence. Quand j'entends les échos de la Sierra répéter les sons de ma conque, je me figure être toujours dans les montagnes de Tehuantepec, à l'époque où je chassais le tigre, par suite de ma profession de *Tigrero;* ou bien encore, je crois entendre les signaux d'appel qui réunissaient les plongeurs du golfe, quand j'étais *buzo* (1) de mon métier; car j'ai fait la chasse aux tigres de mer qui gardent les bancs de perles sous les eaux, comme à ceux de terre qui ravagent nos troupeaux dans les savanes. Mais le temps s'écoule, sei-

(1) Plongeur, pêcheur de perles.

gneur cavalier, et je dois être à l'*hacienda de Portezuelo*, à midi. Que Dieu vous protége !

Les membres à moitié nus de l'Indien fumaient encore comme ceux d'un cheval de course. Sans donner le temps de se dissiper aux légers tourbillons de vapeur que la fraîcheur de la nuit condensait autour de lui, le Zapotèque reprit le pas gymnastique particulier à toutes les races indiennes, et je le vis bientôt descendre par le sentier opposé, à l'autre extrémité du plateau. Quelques minutes après, j'entendis, au milieu du silence de la nuit, déjà moins profond, les notes rauques et vibrantes de la conque marine du voyageur indien.

— Quel est cet infernal tapage? s'écria le capitaine don Ruperto en sortant de sa chambre.

Je racontai au capitaine la rencontre que je venais de faire d'un Indien zapotèque, ainsi que ses singulières réponses au sujet de ses croyances.

— Cela ne m'étonne pas, reprit Castanos, ces Indiens de Tehuantepec n'ont des curés dans leurs villages que pour la forme; c'est pour ces bons pères une sinécure complète, car les Zapotèques sont plus idolâtres que chrétiens, et plus adonnés qu'aucune autre race indienne aux pratiques superstitieuses de leurs ancêtres, ce voyageur fait allusion à un usage en vigueur dans son pays. Lorsqu'une

Indienne est en mal d'enfant, le père et ses amis, rassemblés dans la hutte, dessi-sinent sur le sol, puis effacent, tour à tour, de grossières figures d'animaux : celle qui subsiste à l'instant de la naissance de l'enfant, est ce qu'ils appellent sa *tona*. Ils pensent que la vie du nouveau-né est attachée à celle de l'animal en question, et qu'il doit mourir en même temps que lui, et l'enfant, en grandissant, cherche sa *tona*, la soigne, s'y attache et la respecte comme un *fétiche*.

— Je présume, dis-je au capitaine, que les Zapotèques ont alors le soin de ne dessiner que des animaux remarquables par leur longévité, sans quoi...

L'honnête capitaine ne répondit, et

pour cause, à mon objection, qu'en m'assurant que, du reste, ces Indiens étaient braves, qu'ils se pliaient facilement à la discipline et faisaient, en résumé, d'excellents soldats; ce dont je fus forcé de me contenter.

La plate-forme de la Sierra, si tranquille jusqu'à ce moment, commençait à se remplir de bruit. Les divers voyageurs hébergés dans la *Venta* s'apprêtaient à partir, car déjà l'aube teignait l'horizon d'une clarté d'un jaune pâle. Les Indiens secouaient leur sommeil et ceignaient leurs reins pour la marche; les muletiers tiraient leurs mules des écuries, les domestiques sellaient les chevaux hennissants, les corbeaux voltigeaient en croassant

dans le brouillard matinal, et le son des clochettes des bêtes de somme se mêlait aux aboiements des chiens qui se répondaient des deux cimes parallèles de la Sierra. C'était, en un mot, une de ces joyeuses scènes de voyage dont le souvenir me sera toujours cher.

Chacun allait s'acheminer vers sa destination, et bientôt, en effet, toutes ces ombres indécises, qu'un instant après le soleil devait éclairer, s'éparpillèrent de tous côtés, les unes dans une direction, les autres dans une autre, et la plate-forme de la Sierra ne tarda pas à n'être plus animée que par la présence du *ventero*, qui balayait ses chambres pour de nouveaux voyageurs.

Nous partîmes à notre tour. J'avais quelque tristesse dans le cœur, je l'avoue : cette image en petit du voyage de la vie où l'on change à chaque instant d'hôtellerie, où l'on quitte le certain pour courir après l'inconnu, entrait pour beaucoup dans l'impression chagrine que j'éprouvais.

Pour chasser au loin ces idées mélancoliques, je n'avais rien de mieux à faire que de mettre à contribution les souvenirs de mon compagnon de voyage. Parmi les plus glorieux champions de l'indépendance mexicaine, il en était un sur lequel je manquais de renseignements précis et surtout intimes : c'était le général *Morelos*, qui, plus qu'aucun autre, avait presque

toujours porté victorieusement le drapeau de cette indépendance.

— Pouvez-vous me donner quelques détails sur le général *Morelos?* demandai-je tout à coup au capitaine.

— C'était un grand capitaine, que *Mòrelos*, répondit l'ancien guerillero, qui me précédait dans le sentier escarpé de la montagne avec une aisance que j'admirais; dans le cours seulement de l'année 1814, il a livré aux Espagnols vingt-six batailles; il en a gagné complétement vingt-deux, et il a fait d'honorables retraites dans les quatre autres; il a fait...

Le capitaine aurait peut-être continué longtemps si je ne l'eusse interrompu.

— Je sais tout cela, lui dis-je, mon cher capitaine.

— Eh bien, alors?

— Vous me faites de l'histoire, et je veux de la chronique; c'est-à-dire que je désire apprendre de Morelos ce que les historiens ne disent pas, ou du moins ne font qu'indiquer.

— Je vous comprends; faites-moi donc le plaisir d'écouter.

Don Ruperto contint son cheval pour que le mien pût facilement le suivre, puis il reprit :

— C'était après la prise de Guanajuato, au moment où l'armée des insurgés, au nombre de plus de soixante mille hommes, se répandait sous les ordres d'*Hidalgo*,

alors au faîte de sa puissance, comme un torrent que rien ne pouvait arrêter. Nous devions aller passer la nuit à Valladolid, et, pendant que l'armée tout entière suivait sa route, les chefs et leur état-major, dont nous faisions partie, Albino et moi, recevaient l'hospitalité d'un moment chez un particulier du petit village de San-Miguel-Charo, à quatre lieues de Valladolid. Nous dînions fort joyeusement, comme on dîne en pays conquis, et dans une salle fort vaste. Hidalgo et Allende étaient assis à une petite table à part, et s'entretenaient tout en mangeant un morceau. Désirez-vous savoir ce qu'ils mangeaient?

— Je m'en doute; des *tortillas* (1) de

(1) Galettes.

maïs et des haricots rouges au piment.

— Pendant ce temps, un personnage à l'allure timide et comme effrayé de se voir en si nombreuse et si bonne compagnie, entra dans la salle et s'approcha des deux généraux. Ce personnage était de stature moyenne, mais robuste. Son teint était pâle et brun ; une chevelure épaisse et rude couvrait son front, et de larges favoris venaient rejoindre sa bouche, son nez était camard, sa lèvre supérieure assez épaisse, et la seule chose qui rehaussât son visage, était deux yeux noirs et fort vifs, sous des sourcils froncés qui ne formaient qu'une seule ligne.

Cet homme s'approcha d'Hidalgo et d'Allende d'un pas timide et quelque peu

gauche. A son aspect, Hidalgo laissa échapper un geste de contrariété, et, bien qu'il fût évident qu'il le reconnaissait, il lui demanda brusquement ce qu'il désirait.

Le nouveau venu balbutia, bégaya quelques paroles, et finit par dire qu'il désirait la place de chapelain de l'armée insurgée.

— Je ferai mieux pour vous, dit le généralissime, répondant sans les avoir écoutées à quelques observations hasardées par le solliciteur. Le but manifeste d'Hidalgo était de l'envoyer bien loin de lui.

Il demanda une feuille de papier qu'on ne lui procura pas sans peine, et, après

y avoir écrit quelques lignes, il la remit au nouveau venu en lui disant d'une voix qui retentit dans toute la salle :

— Voici votre brevet de colonel et la mission d'aller révolutionner les provinces du Sud, en commençant par prendre Acapulco.

Les provinces du Sud étaient les plus fidèles à la couronne d'Espagne. Acapulco était une des plus fortes places de la vice-royauté ; aussi, à ces paroles, un rire moqueur, bien que dissimulé par respect pour le vénérable Hidalgo, parcourut la salle, tandis que le nouveau colonel pâlit, non pas de colère, mais d'une joie orgueilleuse, et sortit en gardant le silence

que causent toujours les grandes émotions et les résolutions héroïques.

Le prêtre obscur allait tout simplement se mettre en devoir de remplir sa mission.

— Ai-je besoin de vous dire, poursuivit Castanos, qui était cet homme simple et modeste dont le doute et l'ironie accueillirent le début? C'était le curé du petit village de Nécupétaro y Caracuaro, l'illustre Morelos. Est-ce de la chronique, ceci ?

— Assurément, et j'en attends la fin.

— Je n'ai plus revu Morelos, et je ne pourrais à présent que retomber dans le domaine de l'histoire. Mais si mon ami don Cornélio Lantejas est encore à Tépic,

il pourra vous compléter la chronique de Morelos, qu'il a fidèlement servi jusqu'à la mort de ce grand homme.

Au moment où le capitaine venait de m'ouvrir cette perspective, en m'assurant que je pourrais entendre le récit d'un des compagnons du plus remarquable des chefs de l'indépendance, nous arrivions au fond de l'immense ravin dont nous allions avoir à gravir le bord opposé. Il y avait là un petit village (1) enseveli entre les deux chaînes de la Cordillière. Le disque du soleil apparut tout à coup au sommet du gigantesque rempart de montagnes qui nous faisait face et qui nous restait à franchir. D'une cime à l'autre de

(1) Plan de Barrancas.

la Sierra Madre, des rayons d'un pourpre pâle s'étendaient au-dessus de nos têtes en réseaux lumineux, comme les cordes frémissantes d'une harpe d'or, tandis que le fond de l'immense *Canada* (2) était encore noyé dans un brouillard d'azur. Quelques instants après, les ombres bleues du matin s'évanouirent, et des flots de lumière envahirent jusqu'aux plus profondes fissures des montagnes.

Nous atteignîmes bientôt le niveau de la Canada, puis, après avoir laissé reposer un instant nos chevaux sous les bananiers de Plan de Barrancas, où n'apparaissaient que de rares habitants goîtreux, nous recommençâmes à gravir par

(1) Ravine.

d'horribles sentiers le second rempart de la Sierra Madre, dont nous eûmes raison à son tour. La grande Cordillière était franchie, et trois jours après nous étions à Tépic.

Cinq ou six mortels jours s'étaient écoulés depuis notre arrivée à cette dernière ville, et je devais y en passer encore au moins un nombre égal en attendant la venue de mes muletiers. Tout voyageur oisif qui s'est trouvé dans une ville où il n'y a pas de monuments publics, religieux ou profanes, à visiter, où l'on ne connaît personne, où il y a peu d'enseignes et pas la moindre affiche à lire pour se distraire, pourra se faire une idée de la longueur des jours que je subissais.

Mon compagnon de route était la plupart du temps en course pour ses affaires, et Dieu sait quelles affaires! Il n'était pas facile de le deviner, mais je ne pouvais m'empêcher de croire que le digne capitaine faisait le commerce comme il avait fait la guerre, en partisan et un peu en dehors des voies légales; après tout, que m'importait? Toutefois, dans ses courses, il lui avait été impossible de mettre la main sur son ami don Cornelio Lantejas, que personne ne connaissait à Tépic, et j'aurais volontiers soupçonné que l'existence de cet homme était aussi problématique que les affaires du capitaine, si heureusement le hasard ne m'eût mis sur la trace du compagnon de Morelos.

— Don Ruperto se dérange, me dit, le matin du jour suivant, notre hôtesse dona Paustina d'un air évidemment contrarié ; il mangera ses galettes de maïs au piment (*tortillas enchiladas*) et ses haricots rouges glacés, et par conséquent détestables.

— En effet, répondis-je en m'asseyant seul à la table du déjeûner ; le capitaine est parti ce matin de si bonne heure, que je ne l'ai pas entendu s'habiller ; mais, quant à son repas...

Je n'achevai pas par politesse, mais je pensai que peu m'eût importé, à moi, de manger chaude ou froide l'horrible chère à laquelle tout voyageur est condamné sur la terre mexicaine.

— Quant aux habitudes irrégulières du seigneur Castaños, repris-je, il ne faut pas s'en étonner; un ancien guerillero de l'Indépendance n'est pas tenu à tant d'exactitude.

— Cela n'y fait rien, répondit dona Faustina; nous avons ici le *presbitero* don *Lucas Alacuesta*, qui, pour avoir fait en partisan toutes les campagnes de l'illustre Morelos, n'en est pas moins aujourd'hui le modèle des chanoines.

— Un compagnon de Morelos! m'écriai-je; pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt?

— Quel intérêt prenez-vous à cela?

— Celui de satisfaire un désir qui est né chez moi sur le champ de bataille du

pont de Caldéron. Je me suis mis en tête, depuis quelques jours, de trouver des témoins oculaires et des acteurs de la guerre de l'Indépendance qui puissent me la raconter depuis son origine jusqu'à sa fin. J'ai fouillé le capitaine comme une vieille chronique, je l'ai épuisé, et je cherche un nouveau livre vivant pour le feuilleter. Vous ne connaissez pas le seigneur don Cornelio Lantejas ?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien ! don Lucas le remplacera pour moi.

Là-dessus, comme je finissais de déjeûner, don Ruperto était de retour.

— Au diable les *tortillas* et les haricots ! s'écria le capitaine en réponse aux

reproches de l'hôtesse. Je viens d'en manger à discrétion, et arrosés d'une vieille bouteille d'un vin de Catalogne à couper par tranches comme une *sandia* (1). J'ai fait un déjeûner de chanoine. Savez-vous chez qui ? ajouta le guerillero en s'adressant à moi.

— Chez don Lucas Alacuesta, répondis-je au hasard.

— Précisément, autrement chez don Cornelio Lantejas, qui a changé de nom en changeant de condition, ce qui fait que, sans un hasard auquel vous n'êtes pas étranger, je ne l'aurais pas rencontré d'ici au jour du jugement, ce diable de chanoine ne sortant jamais. Qui m'eût dit

(1) Pastèque.

qu'un ancien soldat de l'Indépendance eût pu changer ainsi ? Au fait, nous avons eu tant de curés qui sont devenus généraux qu'il est tout naturel de voir un capitaine d'insurgés se faire curé par compensation.

Comme complément prochain à ces premiers renseignements, don Ruperto m'annonça que nous étions tous deux invités à dîner le jour même chez son ami le chanoine, qui mettait obligeamment à ma disposition sa table et ses souvenirs.

J'acceptai avec empressement l'offre gracieuse qui m'était faite, et, trois heures venues, je me dirigeai, sous la conduite du capitaine, vers la maison du seigneur

don Lucas Alacuesta. Elle était située à l'extrémité de la ville et contiguë à un vaste jardin ; le tout était enclos de hautes et longues haies de cactus cierges *(organos)*.

Je supprime tous les détails inutiles pour ne parler que de l'hôte que je trouvai. C'était un petit homme de cinquante ans environ, alerte, affable à l'extrême, fort peu occupé des intérêts du chapitre dont il était membre et se livrant en revanche avec ardeur aux soins du jardinage et à la recherche des insectes pour enrichir sa collection ; rien ne rappelait chez lui, comme chez le guerillero Castanos, l'ancien insurgé qui avait pris une

part glorieuse à une longue guerre d'extermination.

Je passerai également sur le dîner pour arriver tout de suite au moment où, vers cinq heures du soir, le chanoine, don Ruperto et moi, nous fûmes nous asseoir à une table rustique dressée au fond du jardin sous une tonnelle de *passiflores*. Tout autour, des dahlias à l'état sauvage (on sait que le Mexique est leur patrie) dressaient leurs tiges grêles et leurs petites fleurs multicolores; au-dessus de la tonnelle, de magnifiques orangers, pliant sous le poids de leurs fruits, formaient un double et délicieux ombrage. Sur la table, le café fumait dans des tasses de Chine, et un *brasero* d'argent, où des

charbons ardents se couvraient petit à petit d'une cendre blanche, invitait à allumer des cigares de Guayaquil empilés sur une assiette comme un bûcher odoriférant.

— Oserais-je vous demander, seigneur don Lucas, dis-je au chanoine pour entrer en matière, si c'est une vocation spéciale qui a converti en vous le soldat en homme d'église?

— C'est tout le contraire, répondit le chanoine; au moment où je me disposais à entrer dans les ordres, sans penser qu'il y eût en moi l'étoffe d'un soldat, une suite de hasards singuliers m'a toujours jeté malgré moi pendant cinq ans dans le tumulte des batailles. Certes, si l'obstina-

tion du sort à m'éloigner constamment du but au moment où j'étais près de l'atteindre eût eu à lutter contre une vocation moins déterminée, elle l'eût sans doute éteinte. Mais les circonstances eurent à combattre contre la nature, et la nature finit par l'emporter sur les circonstances, quelque obstinément fortuites qu'aient été ces dernières.

Je pensai que ce préambule allait ouvrir l'histoire du chanoine, dans laquelle Morelos devait nécessairement figurer ; j'allumai silencieusement un cigare, le capitaine m'imita, tandis que don Lucas acheva de vider sa tasse.

Je ne m'étais pas trompé : le seigneur Alacuesta commença un récit qu'il n'in-

terrompit que lorsque la nuit fut tout à fait close. Il voulut bien toutefois me promettre de le reprendre le lendemain. Il tint parole, et le continua pendant plusieurs jours consécutifs, toujours avec la même complaisance. C'est dans cette suite de récits que j'ai en grande partie puisé les divers faits que je vais exposer au lecteur. Les aventures du chanoine avaient pour moi un double attrait. Elles achevaient, en premier lieu, de m'initier aux principaux événements de la guerre de l'Indépendance, et ensuite elles faisaient successivement passer sous mes yeux les portraits d'après nature des étranges ou bizarres personnages qui en avaient été les uns les fondateurs illustres,

et les autres les acteurs inconnus. Parmi ceux de ces personnages qui ont légué un nom glorieux à l'histoire figurait, au premier plan, ainsi que je m'y étais attendu, le général Morelos; puis ensuite, dans le nombre de ceux dont l'histoire n'enregistrera pas le dévoûment, je retrouvai, sans y être aucunement préparé, le singulier voyageur de la Sierra Madre, Costal, l'Indien zapotèque, marquant d'une étrange manière dans l'étrange épopée du chanoine Alacuesta.

PREMIÈRE PARTIE

LE DRAGON DE LA REINE

I

Les deux voyageurs.

Les idées révolutionnaires que la France avait jetées à l'Europe en 1789 ne devaient pas tarder à franchir les mers et à se répandre dans toute l'Amérique espagnole, quand bien même l'exemple

d'affranchissement, antérieurement donné par les États-Unis, n'eût pas déjà fait songer les colonies de l'Espagne à proclamer à leur tour leur indépendance de la métropole.

En effet, au commencement de ce siècle, l'Amérique du Sud tout entière avait secoué le joug de la cour de Madrid, qui ne possédait déjà plus dans le Nouveau-Monde, du moins sans combats, que l'Amérique centrale et le Mexique.

Cependant, pour prévenir toute tentative de soulèvement, le vice-roi de la Nouvelle-Espagne, don José Iturrigaray, avait sagement jugé nécessaire de faire au Mexique d'assez larges concessions politiques, et d'appeler les créoles mexi-

cains à jouir des droits qu'on leur avait refusés jusqu'alors. Malheureusement les Espagnols, établis dans le pays, considérant ces concessions comme la ruine de leurs antiques priviléges, se soulevèrent contre le vice-roi, s'emparèrent de sa personne et l'envoyèrent en Espagne pour y rendre compte de sa conduite. Toutes les franchises accordées par lui furent retirées, et le Mexique fut replongé dans l'ancien ordre de choses.

Ces événements avaient lieu en 1808, et, quoique d'un jour à l'autre on dût s'attendre à voir la colonie essayer de reconquérir les droits dont elle avait été frustrée, deux ans de tranquillité apparente avaient si complétement rassuré les es-

prits, que la conspiration d'Hidalgo et le soulèvement qu'il excita en septembre 1810, les jetèrent dans une stupéfaction profonde.

C'était par les prêtres que l'Espagne avait principalement dominé le Mexique pendant trois cents ans; c'étaient les prêtres aussi qui, par un juste retour des choses d'ici-bas, devaient affranchir le Mexique du joug de l'Espagne. Au commencement du mois d'octobre suivant, le curé Hidalgo comptait déjà près de cent mille combattants, mal armés, il est vrai, mais que le nombre ne laissait pas de rendre redoutables. Cette masse d'insurgés, qui se répandait partout comme un torrent et menaçait de s'accroître encore,

portait la consternation dans Mexico, siége du gouvernement colonial, et jetait quelque confusion dans les idées des créoles eux-mêmes. Tous fils d'Espagnols, les uns, en considération des liens du sang, se croyaient tenus à combattre l'insurrection; les autres, ne songeant qu'à l'affranchissement du pays qui les avait vus naître, croyaient de leur devoir de prendre fait et cause pour les insurgés. Cette dissidence d'opinion ne se rencontrait du reste que dans les familles créoles riches ou puissantes, le peuple, blanc, métis, ou indien, n'hésitait pas à se ranger du côté d'Hidalgo.

Les Indiens, surtout, plus asservis encore que les créoles, espéraient qu'une

ère nouvelle allait s'ouvrir pour eux, et quelques-uns déjà rêvaient le retour de leur ancienne splendeur.

Tel était l'état politique et moral de la Nouvelle-Espagne à l'époque où s'ouvre ce récit, c'est-à-dire au commencement du mois d'octobre de l'année 1810.

Un matin, à l'heure où sous les tropiques la chaleur du jour succède brusquement à la fraîcheur des nuits, vers neuf heures, un cavalier suivait solitairement, non pas la route, car il n'y en a pas de bien distinctement tracée, mais les plaines sans fin qui conduisent des limites de l'État de Vera-Crux à celui de Oajaca. Pour traverser un pays en guerre civile et dans lequel, en ne comptant pas les

rôdeurs de profession, toujours prêts à dépouiller les passants sans acception de parti, on est continuellement exposé à rencontrer un ennemi, le voyageur en question était assez pauvrement armé et encore plus pauvrement monté.

Un sabre courbe, à fourreau de fer aussi rouillé que s'il eût longtemps séjourné dans le fond de quelque rivière, était passé entre sa jambe et le cuir de sa selle, pour éviter ainsi les meurtrissures que le poids d'une arme semblable fait éprouver aux hanches du cavalier. Ce sabre était le seul moyen de défense dont celui-ci parût pouvoir disposer, en supposant toutefois que la rouille n'eût pas cloué la lame au fourreau.

Le cheval sur lequel le voyageur cheminait assez péniblement au pas, malgré les coups d'éperon dont il n'était pas avare, avait sans doute appartenu à quelque *picador de toros* (toréador à cheval), à en juger par les cicatrices nombreuses dont ses flancs et son poitrail étaient sillonnés. C'était tout au moins une bête de rebut, maigre et rétive, et que celui qui l'eût achetée cinq piastres eut payé le double de sa valeur.

Le cavalier portait une veste d'étoffe blanchâtre, des calzoneras (1) de velours de coton olive, des bottines de peau de chèvre imitant le cuir de Cordoue. Il était petit, mince et chétif, paraissant tout au

(1) Sorte de pantalons.

plus âgé de vingt-deux ans, son chapeau de feuille de palmier ombrageait de ses larges bords une figure d'une expression douce et prévenante et d'une naïveté peut-être excessive, si deux yeux vifs et spirituels, brillant dans des orbites enfoncés, n'en eussent singulièrement relevé l'expression. Il était évident que cette bonhomie ne prenait sa source que dans la mansuétude du caractère et non pas dans un défaut d'intelligence. Une bouche fine, parfois railleuse et en accord parfait avec la vivacité du regard, indiquait que le jeune voyageur pouvait au besoin mettre une repartie caustique au service d'une grande finesse d'observation.

Pour le moment, l'expression domi-

nante de sa physionomie était celle d'un désappointement complet mêlé d'une forte dose d'inquiétude.

Le paysage était de nature à justifier cette appréhension de la part d'un cavalier solitaire comme celui-ci.

Des plaines sans fin s'étendaient devant lui, un terrain calcaire, hérissé d'aloès et de raquettes épineuses auxquels se mêlaient quelques herbes jaunies, présentait l'aspect le plus monotone et le plus triste. De distance en distance, de légers tourbillons d'une poussière blanchâtre s'élevaient et s'affaissaient tour à tour. Des cabanes disséminées de loin en loin étaient vides et abandonnées, et l'ardeur du soleil, le manque d'eau, la solitude profonde

de ces steppes poudreuses, portaient le découragement et la peur dans l'âme du jeune cavalier.

Quoiqu'il éperonnât son cheval le plus consciencieusement qu'il lui fût possible, l'animal fatigué ne quittait son pas que pour prendre, pendant une minute ou deux seulement, un petit trot désagréable qui paraissait être sa plus fougueuse allure. Les efforts du cavalier n'aboutissaient qu'à couvrir son front d'une sueur d'épuisement et d'angoisse qu'il était à chaque instant forcé d'éponger avec son mouchoir.

— Maudite bête! s'écriait-il parfois avec fureur. Mais le cheval restait insensible aux injures de son maître, comme

aux sollicitations incessantes de ses éperons. Alors celui-ci comparait tristement, en se retournant sur sa selle, l'espace qu'il avait franchi avec celui qui lui restait à traverser encore pour sortir de ces savanes désolées ; puis il s'abandonnait avec une sorte de désespoir à l'allure pacifique de sa monture.

Le jeune cavalier marcha encore longtemps dans cet état alternatif d'exaspération et d'oppression d'esprit, jusqu'au moment où le soleil, devenu presque perpendiculaire, annonça l'heure de midi. La chaleur croissait à mesure que le soleil montait, et, pour comble de malheur, la brise tombée avait même cessé de soulever la poussière. Les tiges desséchées des

herbes restaient dans une immobilité complète, et le cheval épuisé menaçait de rester immobile comme elles.

Consumé de soif, accablé de fatigue, le cavalier mit pied à terre, et laissant la bride sur le cou de sa monture, incapable de trahir sa confiance en se sauvant, il s'avança vers un massif de nopals, espérant y trouver quelques fruits pour se désaltérer. Le hasard voulut que son espoir ne fût pas trompé, et, après avoir cueilli et dépouillé de leur enveloppe épineuse une douzaine de figues de Barbarie, dont la pulpe fade mais juteuse rafraîchit sa bouche desséchée, le cavalier remonta sur sa bête et reprit sa route interrompue.

Il était près de trois heures quand le

voyageur isolé atteignit enfin un petit village situé à quelque distance des plaines interminables qu'il achevait de parcourir. Mais, comme dans tous ceux qu'il avait rencontrés depuis un jour, les cabanes en étaient désertes et abandonnées, sans pouvoir apprendre le motif de cette désertion générale, le voyageur continua son chemin.

Chose étrange ! loin de toute rivière ou de tout cours d'eau, il trouvait de temps à autre, et, à son profond étonnement, des canots, des pirogues, hissés au sommet des arbres ou suspendus à leurs grosses branches, et personne pour lui expliquer ces bizarreries.

Enfin, à sa grande joie, le bruit des sa-

bots d'un cheval vint tout à coup troubler le lugubre silence de ces solitudes. La terre desséchée résonnait derrière lui. C'était signe qu'un voyageur, encore invisible, grâce aux détours d'un chemin qui tournait deux talus escarpés, allait bientôt le rejoindre.

Au bout de quelques instants, en effet, un cavalier se montra et ne tarda pas à prendre place à son côté le long de la route, tout juste assez large pour que deux chevaux pussent y cheminer de front.

— *Santos Dias !* dit le nouveau venu en porta la main à son chapeau.

— *Santos Dias !* répondit poliment le second en soulevant le sien à son tour.

La rencontre de deux voyageurs au milieu d'une solitude profonde est toujours un événement, et ceux-ci se considérèrent avec une curiosité mutuelle.

Le cavalier était un jeune homme qui paraissait âgé tout au plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et la conformité d'âge à peu près était la seule que les deux voyageurs eussent entre eux. La stature du dernier arrivé était élevée, robuste et pleine d'élégance à la fois. Ses traits réguliers et vigoureusement accentués, le feu de ses yeux noirs, la mobilité de ses épaisses moustaches et son teint bronzé, indiquaient de violentes passions et portaient l'empreinte énergique du sang

arabe d'où sont sorties tant de familles espagnoles.

Il montait un cheval bai-brun dont les formes élancées et nerveuses trahissaient la même origine orientale que celle de son cavalier. Celui-ci le maniait avec une aisance parfaite et paraissait inébranlable sur sa selle, au pommeau de laquelle était suspendu un mousqueton ; une rapière à deux tranchants et à fourreau de cuir, pendait au crochet de son ceinturon de cuir fauve comme les brodequins armés de longs éperons, dont ses pieds étaient chaussés sous ses larges *calzoneras* de velours violet.

Une veste de batiste écrue appropriée à la chaleur du climat et un chapeau de

laine de vigogne à galons d'or complétaient un costume moitié militaire, moitié bourgeois.

— Avez-vous une longue traite à fournir sur ce cheval ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil de côté sur la chétive monture du voyageur qu'il venait de joindre et en contenant l'ardeur de la sienne.

— Non, grâces à Dieu ! répondit celui-ci, car, si je ne me trompe, je dois être à moins de six lieues de l'hacienda de San-Salvador, qui est le but de mon voyage.

— N'est-elle pas voisine de celle de Las Palmas?

— Elle n'en est guère qu'à deux lieues.

— Alors nous suivons la même route, reprit le nouveau venu; seulement je

crains bien que nous ne la suivions à quelque distance l'un de l'autre, car votre cheval ne paraît pas pressé d'arriver, ajouta-t-il en souriant.

— C'est vrai, répondit le jeune homme en souriant aussi, et pendant le voyage, j'ai plus d'une fois maudit l'économie avec laquelle monsieur mon père a jugé à propos de me pourvoir d'un cheval échappé aux cornes des taureaux du cirque de Valladolid, ce qui fait que le pauvre animal ne peut voir même une vache à l'horizon sans prendre aussitôt la fuite.

— Et vous venez de Valladolid sur cette triste bête?

— En droite ligne, seigneur cavalier, mais en deux mois de route.

En ce moment, le maigre cheval du jeune voyageur, animé par la présence d'un compagnon, sembla se piquer d'honneur et fit un effort qui, secondé par la complaisance du cavalier aux moustaches noires, lui permit de se maintenir à son niveau. Les deux voyageurs eurent ainsi le loisir de continuer leur conversation commencée.

— A courtoisie, courtoisie et demie, reprit le nouvel arrivant ; vous avez bien voulu me dire que vous veniez de Valladolid, je vous dirai à mon tour que je viens de Mexico, et que mon nom est don Rafaël Tres-Villas, capitaine aux dragons de la reine.

— Et le mien, Cornelio Lantejas, étudiant de l'université de Valladolid.

— Eh bien! seigneur don Cornelio, pourriez-vous me donner le mot d'une énigme que je n'ai pu demander à personne, faute d'avoir depuis deux jours rencontré âme qui vive dans ce maudit pays? Comment expliquez-vous cette solitude complète, ces villages sans habitants et ces canots suspendus aux branches des arbres, dans une contrée où l'on peut faire dix lieues sans trouver une goutte d'eau?

— Je ne l'explique pas du tout, seigneur don Rafaël, et je me contente d'avoir horriblement peur de cette inexpli-

quable singularité, répondit gravement l'étudiant.

— Peur! s'écria le dragon, et de quoi ?

— J'ai la mauvaise habitude d'être effrayé des dangers que je ne connais pas, encore plus, s'il est possible, que de ceux que je connais. Je crains que l'insurrection n'ait aussi gagné cette province, bien qu'on m'ait assuré qu'elle était tranquille, et que les habitants effrayés n'aient abandonné leurs demeures pour fuir quelque parti d'insurgés qui battent la campagne.

— De pauvres diables n'ont pas l'habitude de fuir les maraudeurs, reprit le capitaine; puis les gens de la campagne n'ont pas à craindre ceux qui suivent la bannière de l'insurrection, et, en tous

cas, ce n'est pas pour naviguer au milieu de ces plaines sablonneuses que ces canots et ces pirogues sont accrochés aux branches des arbres; il y a donc une autre cause à la panique générale qui semble avoir soufflé un esprit de vertige dans ce pays : j'avoue toutefois que je ne la devine pas.

Les deux voyageurs continuèrent un instant leur route en silence, préoccupés l'un et l'autre du singulier mystère qui semblait les entourer et dont aucune explication ne s'offrait à leur esprit.

Le dragon reprit le premier la parole.

— Vous qui venez de Valladolid, seigneur don Cornelio, lui dit-il, pouvez-vous me donner quelque nouvelle plus

récente que les miennes des progrès et de la marche d'Hidalgo et de son armée?

— Aucune, reprit Lantejas. Vous ou-oubliez que, grâce à la lenteur de mon cheval, il y a deux mois que je suis en route. A mon départ de Valladolid, on ne pensait pas plus à l'insurrection qu'au déluge, et je n'en sais que ce que m'ont appris les bruits publics, autant qu'on peut les divulguer toutefois sans crainte de la très sainte inquisition; maintenant, si nous devons en croire le mandement de monseigneur l'évêque de Oajaca, l'insurrection ne doit pas trouver beaucoup de partisans?

— Et pourquoi cela? dit le dragon avec une certaine hauteur, qui prouvait

que, sans avoir fait connaître encore son opinion politique, la cause de l'émancipation du pays ne devait pas compter un ennemi dans sa personne.

— Pourquoi cela? reprit naïvement l'étudiant; parce que monseigneur Bergosa y Jordan les excommunie et affirme que, avant qu'il soit peu, chaque insurgé sera reconnaissable aux cornes et aux pieds fourchus qui ne manqueront pas de lui pousser.

Loin de sourire de la naïve crédulité du jeune étudiant, le capitaine secoua la tête d'un air mécontent, tandis que sa moustache noire se hérissa d'indignation.

— Oui, dit-il comme en se parlant à lui-même, c'est ainsi que nos prêtres

savent combattre : par la calomnie et le mensonge et en pervertissant les esprits des créoles par le fanatisme et la superstition. Puis il ajouta à haute voix : — Ainsi vous, seigneur Lantejas, vous craindriez de vous enrôler dans les rangs des insurgés pour ne pas porter ces ornements diaboliques ?

— Dieu m'en préserve ! s'écria l'étudiant, n'est-ce pas là un article de foi, et qui, d'ailleurs, doit mieux se connaître en ces sortes de choses qu'un respectable évêque comme monseigneur de Oajaca ? Du reste, s'empressa-t-il de reprendre, à l'aspect de l'éclair de colère qui brilla dans l'œil de son compagnon de route, je suis d'un caractère tout pacifique, prêt

à entrer dans les saints ordres, et, quelque parti que j'embrasse, ce sera par la prière seulement que j'essayerai de le faire triompher. L'Église a horreur du sang.

Tandis que l'étudiant parlait ainsi, l'officier jetait sur lui un regard qui semblait exprimer peu de regrets de ne pouvoir enrôler dans celui des deux partis qui avait gagné ses secrètes sympathies, un maigre et chétif champion comme ce jeune homme.

— Est-ce pour passer votre thèse que vous vous rendez à Oajaca ? demanda le dragon.

— Non pas, répondit Lantejas ; si je vais à l'hacienda de San-Salvador, c'est

pour obéir à la volonté paternelle. Ce riche domaine appartient à un de mes oncles, un frère de monsieur mon père, qui m'envoie vers lui pour rappeler à son souvenir qu'il est veuf, riche et sans enfants, et qu'il a une demi-douzaine de neveux à pourvoir. Qu'y faire ? Mon honoré père a la faiblesse d'être plus attaché aux biens de ce monde qu'il ne conviendrait peut-être, et j'ai dû me résigner à faire deux cents lieues pour aller sonder les dispositions de l'oncle en question à notre égard.

— Ainsi que la valeur de son domaine, sans doute ?

— Oh ! sur ce point, nous savons parfaitement à quoi nous en tenir, bien que

nous n'y soyons jamais allés ni les uns ni les autres, répondit le jeune étudiant avec une franchise qui faisait plus d'honneur à son cœur qu'à sa discrétion. En attendant, continua-t-il, jamais neveu plus affamé ne se sera présenté chez un oncle ; car, grâce à cette désertion inexplicable des villages que j'ai traversés et aux soins qu'ont pris leurs habitants d'emporter avec eux jusqu'au plus chétif poulet, il y a peu de chacals dans ces environs plus à jeûn que je ne le suis moi-même.

Le dragon était dans le même cas que l'étudiant : comme lui depuis deux jours, tandis que son cheval du moins pouvait se rassasier à l'aise de l'herbe des champs, des jeunes pousses de maïs, ou, à leur

défaut, de feuilles d'arbres, son cavalier, lui, n'avait pu se nourrir que des fruits sauvages de ces plaines désertées.

Ce retour sur leur situation présente chassa tout à coup jusqu'à la dernière idée de dissentiment politique, et la plus complète harmonie régna entre les deux voyageurs affamés.

De son côté, le dragon apprit à l'étudiant que, depuis l'emprisonnement du vice-roi Iturrigaray, son père, gentilhomme espagnol, s'était retiré dans son domaine del Valle, où il allait le rejoindre, et que ce domaine lui était encore inconnu. Moins expansif toutefois que l'étudiant de Valladolid, le capitaine des dragons de la reine ne disait pas quels

étaient, au fond, les véritables motifs de son voyage, ainsi qu'on le verra par la suite.

Cependant l'ardeur momentanée du cheval de don Cornelio se calmait petit à petit, et, peu à peu aussi, l'étudiant, occupé du soin incessant de jouer de la cravache et de l'éperon, laissa languir la conversation, à l'aide de laquelle on trompe les longues heures du voyage. Le soleil commençait à s'incliner à l'horizon vers le couchant, et déjà les ombres des cavaliers s'allongeaient sur la route poudreuse, tandis qu'à la cime des palmiers les cardinaux, au plumage écarlate, et les perruches vertes commençaient à siffler leurs chansons du soir.

La soif, aux angoisses plus poignantes encore que celles de la faim, redoublait le malaise des deux voyageurs ; de temps à autre, le dragon jetait un regard d'impatience sur le cheval de l'étudiant, et, à chaque fois, il s'apercevait que le pauvre animal, épuisé par le manque d'eau, ralentissait de plus en plus son allure.

De son côté, don Cornelio pensait bien que son compagnon de route résistait généreusement à l'envie de lâcher la bride à sa monture et de gagner, en quelques moments de galop, l'hacienda, dont trois lieues à peine le séparaient, et cette appréhension lui faisait redoubler ses efforts pour maintenir son cheval de *picador* au

niveau du bai brun de l'officier des dragons de la reine.

Le voyage se poursuivit ainsi pendant une demi-heure encore à peu près, jusqu'à l'instant où il fut évident pour l'étudiant que sa bête devenait, de minute en minute, moins capable de suivre le trot de route le plus ordinaire.

— Seigneur étudiant, dit enfin le capitaine, avez-vous lu parfois de ces relations de naufrages dans lesquels de pauvres diables, tourmentés par la faim, tirent entre eux au sort pour décider quels seront ceux qui mangeront les autres ?

— Hélas ! oui, répondit Lantejas avec un certain effroi, mais je ne pense pas

que nous en soyons encore arrivés à cette épouvantable extrémité.

— Caramba ! répliqua très sérieusement Tres-Villas, je me sens une faim à dévorer un proche parent très riche, surtout si j'en héritais, comme vous de monsieur votre oncle de l'hacienda de San-Salvador.

— Mais nous ne sommes pas en mer, seigneur capitaine, et dans un canot dont nul ne peut sortir. Le capitaine avait cru pouvoir un instant s'amuser aux dépens du jeune homme assez crédule pour ajouter foi aux menaces fulminées par l'évêque Bergosa y Jordan dans un mandement devenu déjà célèbre; mais il était loin de s'attendre à voir son naïf

compagnon de voyage prendre aussi sérieusement une plaisanterie dont l'unique but était de lui faire comprendre la nécessité impérieuse de se séparer l'un de l'autre, dans l'intérêt même de celui qui restait en arrière. L'intention du dragon, en effet, était de prendre les devants et d'envoyer de la prochaine hacienda, à l'étudiant, un cheval de rechange avec quelques provisions et de l'eau.

Don Cornelio jeta autour de lui un regard d'angoisse, et, à l'aspect de la solitude profonde qui l'environnait, comme aussi de la disproportion de ses forces avec celles du robuste capitaine, il s'écria, sans pouvoir dissimuler un frémissement nerveux :

— J'espère, seigneur capitaine, que vous n'en êtes pas arrivé à ce point de perversité. Quant à moi, si j'étais à votre place, monté sur un cheval de la vigueur du vôtre, je piquerais des deux jusqu'à l'hacienda de Las Palmas ou de San-Salvador, sans m'arrêter, et de là j'enverrais du secours au compagnon de route que j'aurais laissé derrière moi.

— C'est votre avis?

— Je n'en saurais avoir d'autre.

— Eh bien! donc, s'écria le dragon, je vais suivre votre conseil, car, à dire vrai, je me faisais quelque scrupule de vous ausser sitôt compagnie.

Don Rafaël tendit la main à l'étudiant.

— Seigneur Lantejas, continua-t-il,

nous nous quittons amis, puissions-nous ne nous rencontrer jamais comme ennemis! qui peut prévoir l'avenir? Vous semblez disposé à voir de mauvais œil les tentatives d'émancipation d'un pays asservi depuis trois cents ans, et moi, peut-être lui offrirai-je mon bras, et au besoin ma vie, pour l'aider à conquérir sa liberté. Adieu, je n'oublierai pas de vous envoyer du secours.

En disant ces mots, l'officier serra vigoureusement les doigts frêles de l'étudiant en théologie, rendit la main à son cheval, sans avoir besoin de lui faire sentir l'éperon.

— Vive Dieu! se dit Lantejas avec un soupir de soulagement, ce Lestrigon af-

famé eût été capable de me dévorer. Quant à me trouver jamais sur un champ de bataille en face de ce Goliath ou de tout autre, j'en défie le diable et ses cornes, car bien fin celui qui fera de moi un soldat pour ou contre l'insurrection.

Et l'étudiant continua sa route solitaire, comparativement enchanté de se trouver seul après le danger qu'il s'imaginait avoir couru, sans penser qu'à moins d'une fermeté d'âme à toute épreuve, l'homme ne sait jamais la veille ce qu'il sera forcé de faire le lendemain.

Des nuages rouges teignaient l'horizon vers le couchant, quand, à une assez longue distance devant lui, le voyageur aperçut un Indien, et, dans l'espoir d'obtenir

de lui quelques provisions, ou du moins des renseignements sur les particularités qu'il n'avait pu s'expliquer jusqu'alors, il essaya de pousser plus vigoureusement son cheval.

L'indien chassait devant lui deux belles vaches laitières, dont l'étudiant pouvait distinguer les mamelles gonflées, et ce spectacle ne faisait qu'accroître le désir qu'il éprouvait de le joindre.

— Hola! José, cria don Cornelio de toutes ses forces.

A ce nom de José, qui est celui auquel un Indien répond toujours, comme un Irlandais à celui de *Paddy*, l'Indien tourna la tête d'un air épouvanté.

Malheureusement, et il était aisé de pré-

voir le cas, d'après ce qui a été dit précédemment, le cheval n'eut pas plutôt aperçu les deux vaches, qu'avec une vigueur dont il ne paraissait plus susceptible, il se mit à trotter, de son trot le plus désagréable, dans une direction tout à fait contraire à celle vers laquelle on le poussait.

Don Cornelio n'en continuait pas moins ses efforts pour faire arrêter l'Indien. Mais, à l'aspect de ce cavalier qui lui criait de venir à lui, tout en s'éloignant lui-même, l'Indien répondit par un hurlement de frayeur, et s'enfuit à toutes jambes, escorté de ses deux vaches, qui prirent le grand trot. Lantejas les perdit bientôt de vue, et alors seulement il put

remettre son cheval dans la bonne voie.

— Quel vertige a donc frappé les gens de ce pays? se dit-il en se retrouvant dans une solitude complète, plus affamé, plus inquiet que jamais; et il reprit paisiblement sa marche.

Enfin, à la chute du jour, il arriva vers un groupe de deux ou trois huttes désersertées, comme toutes celles qu'il avait rencontrées jusqu'alors. Épuisé de fatigue, ainsi que son cheval, le voyageur résolut de faire halte dans cet endroit, pour y attendre les renforts que l'officier avait promis de lui envoyer.

Un large hamac de fil d'aloès semblait tout exprès pour lui suspendu à sept ou huit pieds au-dessus du sol, entre deux

hauts tamariniers. Comme la chaleur était encore étouffante, au lieu de s'enfermer dans l'une des cabanes, Lantejas dessella son cheval pour qu'il pût paître en liberté; puis, à l'aide du tronc de l'un des arbres, il grimpa dans le hamac, où il s'accommoda de son mieux.

La nuit était venue sur ces entrefaites, et, l'estomac tiraillé par la faim, l'étudiant se mit à prêter attentivement l'oreille aux bruits qui pouvaient lui annoncer l'approche du secours qu'il espérait.

Ce fut d'abord un silence profond, car la nature s'endormait autour de lui; mais, au lieu des pas de cheval qu'il cherchait à entendre, le silence solennel du soir ne

fut bientôt troublé que par les plus étranges rumeurs.

C'était une explosion continue, sourde comme le tonnerre encore lointain ; d'autres bruits s'y mêlaient, semblables aux grondements de la mer dans une tourmente. Parfois aussi, quoique l'air fût calme, le voyageur croyait entendre mugir les vents déchaînés et des hurlements rauques se joindre à ces concerts étranges. Saisi d'une terreur sans nom, il écoutait ces sifflements du vent, ces voix funèbres et ces rumeurs d'orage. Puis, la fatigue l'emportant sur l'inquiétude, il s'endormit d'un profond sommeil.

II

Le descendant des Caciques.

A la même heure où l'étudiant en théologie se décidait à faire halte dans le hamac où nous l'avons laissé, c'est-à-dire une heure avant le coucher du soleil, deux hommes venaient d'apparaître sur les bords d'une petite rivière.

C'était à mi-chemin entre l'endroit où le dragon avait pris congé de l'étudiant et l'hacienda de las Palmas, vers laquelle il se dirigeait.

Au milieu d'une étroite vallée, la rivière dont il est question, bordée de frênes et de saules aux branches desquels montaient en serpentant des faisceaux de lianes fleuries, roulait ses eaux limpides sur un sable fin, au niveau du gazon de ses rives. A peu de distance de l'endroit où se tenaient les deux nouveaux personnages qui vont entrer en scène, la rivière ne semblait qu'un miroir calme, fait pour répéter l'azur limpide du ciel ou quelque coin du manteau étoilé de la nuit; mais, plus loin, elle prenait un aspect sauvage,

entre deux bords élevés et recouverts d'une végétation pleine de vigueur.

De la rive gazonnée où étaient parvenus ces deux hommes, le bruit imposant d'une cataracte de la rivière se faisait distinctement entendre comme le ressac de la mer.

Le teint et le costume de l'un des deux interlocuteurs, car ils semblaient continuer une conversation pleine d'intérêt, révélait clairement qu'il était Indien. Il portait sur son épaule une grossière carabine à canon court et rouillé, deux nattes épaisses de cheveux noirs pendaient de sa tête sur une espèce de tunique de laine grisâtre, rayée de noir, à manches courtes qui laissaient voir ses bras nerveux

couleur de cuivre rouge; cette tunique, descendant à mi-cuisses, était serrée à la taille par un ceinturon de cuir. Les jambes nues de l'Indien sortaient d'une culotte de peau fauve à canons écourtés, ses pieds étaient chaussés d'une espèce de cothurnes de cuir, et un chapeau de joncs tressés couvrait sa tête.

L'Indien était de grande taille pour un homme de sa race, et ses traits fins et vifs n'avaient rien de cette expression de servilité commune aux Indiens soumis (*mansos*). Des moustaches assez épaisses et un bouquet de barbe qui ombrageait son menton, donnaient même à sa physionomie un air de distinction sauvage.

Son compagnon était un nègre en

haillons, qui n'avait pour le moment rien de remarquable, si ce n'est l'air de crédulité stupide avec lequel il écoutait les discours de l'Indien. De temps à autre aussi, l'expression de ses traits dénotait une frayeur mal contenue.

Au moment où nous présentons, dans ce récit, l'Indien et le nègre, le premier se penchait, en marchant avec précaution, sur un endroit de la rive dépouillé d'herbes et que tapissait une couche de terre glaise.

— Quand je vous disais, s'écria-t-il, que je ne tarderais pas une demi-heure à trouver leurs traces, avais-je raison? Tenez, regardez!

En prononçant ces mots d'un air de

triomphe que son compagnon semblait ne pas partager, l'Indien montrait à celui-ci, sur le terrain humide, des vestiges tout récents, de nature à causer en effet une sensation désagréable à un homme qui ne faisait pas métier de chasseur de bêtes féroces.

C'étaient de larges empreintes où chaque doigt montrait sa trace fortement marquée sur le sol glaiseux. On en comptait une vingtaine de différentes dimensions. Puis, ce qui achevait de rendre cette découverte particulièrement terrible, c'est que l'eau d'une petite mare, voisine de la rivière, était encore jaunâtre, n'ayant pas eu le temps de reprendre sa limpidité première.

— Il ne doit pas y avoir une demi-heure qu'ils sont venus boire ici, continua l'Indien, car l'eau est trouble, comme vous pouvez le voir vous-même. Essayez de savoir combien il y en avait.

— J'aimerais mieux m'en aller, repartit le noir dont un brouillard obscurcissait la vue, et qui essayait en vain d'obéir à l'Indien, en comptant les empreintes ; Jésus, Maria ! toute une procession de tigres !

— Oh ! vous exagérez. Voyons ! comptons. Un, deux, trois, quatre : le mâle, la femelle et deux *cachorros* (petits). Il n'y a que cela et pas plus. Ah ! c'est un agréable aspect pour un *Tigrero !*

— Vous trouvez ? dit le nègre d'un ton lamentable.

— Oui, et cependant je ne les chasserai pas aujourd'hui ; nous avons mieux à faire tous deux.

— Ne pourrions-nous prendre rendez-vous pour un autre jour, et retourner à l'hacienda ? Quelque curiosité que j'éprouve à voir les choses merveilleuses que vous m'avez promises...

— Consentir à différer d'un jour ! Cela ne se peut ; car ce serait partie remise à un mois, je vous dirai tout à l'heure pourquoi, et, dans un mois, nous serons loin de ce pays. Asseyons-nous ici.

Joignant l'action à la parole, l'Indien s'assit à quelques pas de l'endroit où ce

dialogue avait lieu, et, bon gré, mal gré, le noir fut forcé de l'imiter. Cependant il semblait ne promettre qu'une attention si distraite, ses yeux erraient avec une anxiété si visible sur tous les points de l'horizon, que le *Tigrero* crut devoir le rassurer de nouveau.

— Vous n'avez rien à craindre, Clara, je vous l'affirme, répéta l'Indien au nègre. Le tigre, la tigresse et ses deux *cachorros*, ayant pour se désaltérer tout le cours de cette rivière, ne s'aviseront nullement de venir boire auprès de nous, et encore moins de nous chercher noise; puis ne viennent-ils pas de boire?

— J'ai ouï dire qu'ils étaient très friands de la chair des noirs, reprit le nègre assez

bizarrement appelé du nom féminin de Clara.

— C'est une préférence dont vous vous flattez vainement.

— Dites plutôt dont j'ai une peur horrible.

— Eh bien ! soyez tranquille, il n'y a pas dans tout l'État un jaguar assez mal avisé pour préférer une peau noire et dure comme la vôtre à la chair des jeunes génisses ou des poulains qu'il peut se procurer à discrétion et sans aucun danger. Les jaguars qui sont près d'ici riraient bien, s'ils vous entendaient.

— C'est de vous plutôt qu'ils riraient, repartit le nègre qui semblait vouloir exciter les passions de l'Indien et faire un

mauvais parti aux animaux féroces qui l'effrayaient.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît? Sachez que ni hommes ni tigres ne riraient impunément de Costal.

— Pourquoi? Eh! parbleu! parce qu'ils trouveraient fort drôle que vous qui êtes *Tigrero* de votre métier et payé par le seigneur don Mariano Silva pour chasser et détruire les jaguars qui dévorent ses jeunes bestiaux, vous ne vous mettiez pas à la poursuite de ce couple dont vous venez de me montrer les traces sur les bords de cette rivière.

— Soyez certain qu'ils ne perdront rien pour attendre, je saurai toujours retrouver leurs traces, et un jaguar dont je

connais la tanière est un jaguar mort. Mais je ne me mettrai pas en chasse avant demain. Aujourd'hui est jour de nouvelle lune, jour où, dans la nappe des cascades, sur la surface des lacs déserts, apparaît, à ceux qui osent l'invoquer d'un cœur ferme, la sirène aux cheveux tordus.

— La sirène aux cheveux tordus? répéta le nègre.

— Celle qui révèle l'emplacement des gîtes d'or dans les plaines ou au milieu des montagnes, et qui indique des bancs de perles sur les côtes de la mer.

— En êtes-vous certain? Qui vous a dit cela? demanda Clara d'un ton où la crédulité le disputait au doute.

— Mes pères m'ont transmis ce secret,

répondit l'Indien avec solennité, et Costal croit plus à la parole de ses pères qu'à celle des prêtres chrétiens, quoiqu'il ait l'air d'ajouter foi à la croyance qu'ils lui enseignent. Pourquoi Tlaloc et Matlacuezc, les divinités des eaux et des montagnes, ne seraient-ils pas des dieux aussi puissants que le Christ des blancs?

— Ne dites pas cela si haut, dit vivement le nègre en se signant avec dévotion devant ce blasphème; les prêtres chrétiens ont l'oreille partout et l'inquisition a des cachots pour les hommes de toutes les couleurs. Au souvenir de l'inquisition, évoqué par le noir, l'Indien baissa involontairement la voix.

— Mes pères, reprit-il, m'ont enseigné

que les divinités des eaux n'apparaissent jamais à un homme seul ; il faut être deux pour les appeler, deux hommes d'un courage égal, car parfois leur colère est terrible. Voulez-vous être le compagnon dont j'ai besoin.

— Hum ! fit Clara ; je puis me vanter de n'avoir pas trop peur des hommes ; je n'en dirai pas de même des tigres, et quant à vos divinités, qui pourraient bien n'être que le diable en personne, je n'oserais pas affirmer...

— Hommes, tigres ou diables, ne doivent pas faire peur à celui qui a le cœur vraiment fort, reprit Costal, surtout quand le prix de son courage doit être l'or, qui,

d'un pauvre Indien, peut faire un seigneur.

— Et d'un noir aussi ?

— Sans doute.

— Dites plutôt que l'or ne servirait pas plus à un Indien qu'à un nègre, esclaves tous deux, et que leurs maîtres les en dépouilleraient l'un comme l'autre, dit le noir avec découragement.

— Je le sais ; mais l'esclavage des Indiens touche à sa fin. N'avez-vous pas ouï dire que dans *Tierra adentro* (1), un prêtre a proclamé l'émancipation de toutes les races, la liberté pour tous ?

— Non, répondit Clara en trahissant

(1) Dans l'intérieur.

toute son ignorance des affaires politiques.

— Sachez donc que le moment approche où l'Indien sera l'égal du blanc, le créole de l'Espagnol, et où un Indien comme moi sera leur supérieur, ajouta Costal d'un air d'orgueil ; la splendeur de nos pères va renaître, et voilà pourquoi j'ai besoin d'être riche, et pourquoi je songe à présent, après l'avoir dédaigné jusqu'ici comme une chose inutile entre les mains d'un esclave, à chercher l'or qui, dans les mains d'un homme libre, lui servira à relever la gloire de ses ancêtres.

Clara ne put s'empêcher de jeter sur Costal un regard doublement étonné;

l'air de grandeur sauvage dont la physionomie du *Tigrero*, vassal de l'hacienda de Las Palmas, était empreinte, ne le surprenait pas moins que la prétention qu'il avait de relever la splendeur de sa famille.

Ce regard n'échappa pas au chasseur de jaguars.

— Ami Clara, reprit-il aussitôt, écoutez un secret que, dans l'humble condition où vous me voyez, j'ai gardé pendant un nombre d'années suffisant pour voir cinquante fois la saison des pluies succéder à la saison de la sécheresse, et que pourront au besoin vous confirmer tous ceux de ma caste et de ma couleur.

— Vous avez vu cinquante fois la saison

des pluies! s'écria le nègre étonné en considérant attentivement l'Indien dont le visage et les membres ne paraissaient pas accuser plus de trente ans.

— Pas encore, reprit Costal en souriant; mais peu s'en faut, et j'en verrai cinquante autres encore : les présages m'ont dit que je vivrais l'âge des corbeaux.

Puis, tandis que le nègre, dont la curiosité se trouvait excitée par la révélation qu'il attendait, l'écoutait avec attention, le *Tigrero* continua en décrivant avec son bras étendu un cercle qui embrassait les quatre points cardinaux.

— Dans tout l'espace que pourrait parcourir un cavalier entre le soleil qui

se lève et le soleil qui se couche, de l'est à l'ouest, du sud au nord, il ne sortirait pas du pays dans lequel, pendant de longues années, avant que les vaisseaux des blancs n'eussent abordé sur nos côtes, les caciques zapotèques régnaient en maîtres souverains. Les deux mers qui baignent les rivages opposés de l'isthme de Tehuantépec étaient les deux seules bornes de leurs domaines, des milliers de guerriers suivaient leur bannière et se pressaient derrière les plumes de leur panache de guerre. De l'Océan du nord à l'Océan du sud, les bancs de perles et les gîtes d'or leur appartenaient; le métal que convoitent les blancs brillait sur leur armure et sur les sandales dont ils étaient

chaussés ; ils n'en savaient que faire tant ils l'avaient en abondance. Que sont devenus les caciques de Tehuantépec, si puissants jadis ? Leurs sujets ont été massacrés par le tonnerre des blancs ou enfouis dans les mines, et les conquérants se sont partagés ceux qui ont survécu. Cent aventuriers sont devenus de puissants seigneurs en prenant chacun un lambeau des vastes domaines par eux conquis, et aujourd'hui le dernier descendant des caciques est réduit, pour subsister, à se faire l'esclave d'un maître, à exposer tous les jours sa vie pour détruire les tigres qui ravagent les troupeaux dont sont couvertes les plaines et les montagnes, jadis la propriété de ses

pères, et sur lesquelles l'emplacement de sa cabane seul est à lui.

L'Indien aurait encore parlé longtemps, que le noir n'eût pas songé à l'interrompre. L'étonnement et une sorte de respect involontaire le rendaient muet. Peut-être n'avait-il jamais su qu'une race puissante et civilisée avait été remplacée par les conquérants espagnols, et, en tout cas, il était loin de s'attendre à retrouver dans le Tigrero, plus païen que chrétien, qui lui inculquait ses superstitions indiennes, le descendant des anciens maîtres de l'isthme de Tehuantépec.

Quant à Costal lui-même, l'énumération à la fois pompeuse et vraie qu'il venait de faire de la puissance de ses

ancêtres le plongeait dans un sombre silence. Les yeux baissés sur la terre, comme tous ceux qui font un retour profond sur le passé, il ne songeait pas à observer l'effet que pouvaient produire ses relations sur son camarade d'aventures.

Le soleil s'inclinait de plus en plus vers l'horizon quand un long miaulement, aigu d'abord, puis terminé par un rugissement caverneux qui semblait sortir des fourrés les plus éloignés, sur le bord de la rivière, vint retentir aux oreilles des deux interlocuteurs et faire passer le nègre de l'étonnement à la plus vive frayeur.

L'Indien ne changea pas de position,

nè fit pas un geste, tandis que le nègre bondit sur ses pieds en s'écriant :

— Jésus Marie ! le jaguar !

— Eh bien ! quoi ? dit tranquillement Costal.

— Le jaguar ! répéta Clara.

— Le jaguar ? vous faites erreur.

— Plût à Dieu ! s'écria le nègre osant à peine espérer qu'il se fût trompé.

— Vous faites erreur dans le nombre ; il y en a quatre, y compris les deux *cachorros.*

Convaincu de sa méprise dans ce sens-là, Clara, les yeux brillants de terreur, fit mine de s'enfuir vers l'hacienda.

— Prenez garde ! dit Costal qui parais-

sait s'amuser de l'effroi de son compagnon, on dit que les tigres sont très friands de chair noire.

— Vous m'avez prouvé le contraire.

— Peut-être ai-je de faux renseignements sur les mœurs de ces animaux; mais ce que je sais positivement pour en avoir fait cent fois l'expérience, c'est que, lorsque le mâle et la femelle sont ensemble, il est bien rare que près de l'homme ils hurlent ainsi; il y a des chances pour que ceux-ci soient séparés. Vous risqueriez de vous trouver entre deux feux, à moins toutefois que vous ne vouliez leur procurer le plaisir de vous donner la chasse.

— Dieu m'en préserve !

— Alors, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de rester auprès d'un homme qui n'a pas peur d'eux.

Le nègre hésitait cependant, lorsqu'un second hurlement, non moins caverneux que le premier, se fit entendre dans une direction contraire et confirma l'assertion du *Tigrero*.

— Vous voyez qu'ils sont en expédition, qu'ils se sont partagé le terrain, et qu'ils donnent de la voix pour s'avertir. Maintenant, si le cœur vous en dit, ajouta Costal en faisant signe de la main au nègre qu'il pouvait s'enfuir, libre à vous !

Bien convaincu que le danger existait devant et derrière, Clara, pâle à la façon

des nègres, c'est-à-dire le visage passé du noir au gris foncé, se rapprocha tout tremblant de son imperturbable compagnon, dont la main n'avait pas fait même un geste vers la carabine déposée sur l'herbe, à côté de lui.

— Cet associé ne me paraît guère brave, se dit l'Indien ; mais je m'en contenterai jusqu'à ce que j'en trouve un plus intrépide. Puis, reprenant le cours de ses pensées, interrompu par les hurlements des jaguars, il ajouta tout haut :

— Quel est l'Indien, quel est le noir qui n'offrira pas son bras au prêtre soulevé contre les oppresseurs, qui ont fait des Zapotèques, des Mexicains, des Aztèques, des esclaves pour les servir ? N'ont-ils pas

été plus féroces envers nous que les tigres?

— J'en aurais moins peur, du moins, murmura le nègre.

— Demain, je dirai au maître qu'il cherche un autre *Tigrero*, reprit Costal, et nous irons rejoindre les insurgés de l'ouest.

— Vous devriez, néanmoins, le débarrasser auparavant de ces deux animaux, dit Clara qui conservait rancune à ceux-ci.

Le nègre achevait à peine, que, comme si les jaguars dont il parlait eussent voulu mettre à une dernière épreuve la patience du *Tigrero* zapotèque, un troisième miaulement, plus flûté, plus prolongé que le premier, se fit entendre dans la même

direction, c'est-à-dire en amont de la rivière qui coulait aux pieds des deux compagnons.

Aux terribles accents qui retentissaient à ses oreilles, semblables à un cri de défi, les yeux de l'Indien se dilatèrent et l'irrésistible ardeur de la chasse brilla dans ses prunelles.

— Par l'âme des caciques de Tehuantépec! s'écria-t il, c'est trop tenter la patience humaine, et je veux apprendre à ces deux bavards à ne plus causer dorénavant si haut de leurs affaires. Venez, Clara, vous allez savoir ce que c'est qu'un jaguar, vu de près.

— Mais je n'ai pas d'armes, s'écria le noir, effrayé plus encore peut-être d'aller

chasser les tigres que de se laisser chasser par eux. Quand je vous ai parlé de purger les terres de l'hacienda de ces deux démons, je n'entendais pas vous accompagner : je le jure par tous les saints du paradis.

— Écoutez, Clara; l'animal qui s'est fait entendre le premier est le mâle, qui appelle sa femelle. Il doit être assez loin d'ici, en amont de la rivière, et comme il n'y a pas un cours d'eau dans toute l'étendue de l'hacienda sur lequel je n'aie, pour les besoins de ma profession, ou une pirogue ou un canot...

— Vous en avez un ici? interrompit Clara.

— Précisément; nous allons nous en

servir pour remonter la rivière. J'ai mon idée à ce sujet, vous verrez ; mais, en attendant, vous ne courrez ainsi aucun danger.

— On prétend que les jaguars nagent comme des phoques, murmura le nègre.

— Je ne puis le nier. Allons, venez vite.

Le *Tigrero* s'était élancé, en disant ces mots, vers l'endroit de la rive où était amarrée son embarcation, et Clara, préférant le danger d'accompagner le chasseur à celui de rester seul, le suivit au petit trot, en maudissant au fond de son âme l'imprudence qu'il avait commise en excitant Costal à se mettre en chasse.

Quelques instants après, l'Indien déliait les nœuds de la corde qui retenait sa pirogue aux racines d'un saule. C'était une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, mais assez large pour contenir deux personnes au besoin.

Deux avirons courts servaient à la manier dans les passes les plus larges comme dans les plus étroites. Un petit mât garni d'une natte de roseaux pour faire l'office de voile, en cas de nécessité, était déposé au fond de la petite embarcation. Costal le rejeta sur la rive comme inutile en cette occasion, prit place à l'avant, tandis que le nègre s'était assis à l'arrière, et, donnant à la pirogue une vigoureuse impulsion qui la fit glisser au milieu de la

rivière, il commença d'en remonter le courant.

Les saules et les frênes allongeaient déjà de grandes ombres sur ces eaux que le soleil allait bientôt éclairer de ses derniers rayons. Les roseaux des rives frémissaient sous la brise du désert qui souffle en liberté comme le vent de la mer et semble apporter avec elle un enivrant parfum d'indépendance.

Indien et chasseur, Costal l'aspirait par tous les pores.

Quant à Clara, s'il frémissait comme les roseaux des rives, la peur y avait plus de part que l'enthousiasme, et ses traits, empreints de frayeur, contrastaient autant avec la contenance calme du *Tigrero*,

que les masses noires projetées par l'ombre des arbres avec les nuages de pourpre que répétait la rivière dans son cours.

L'embarcation suivit d'abord les sinuosités des rives qui bornaient la vue des deux navigateurs. Parfois des arbres inclinés courbaient leurs troncs sur les eaux, et sur chacun d'eux le noir s'attendait à voir luire les yeux d'une bête féroce, prête à s'élancer sur la pirogue.

— *Por Dios!* disait le noir en frissonnant, chaque fois que l'embarcation longeait de près ces arbres inclinés sur l'eau, ne passez pas si près ; qui sait si l'ennemi n'est pas caché derrière ces feuillages?

— J'ai mon idée, répondait Costal.

Et l'Indien continuait à faire voguer son canot d'un bras vigoureux, sans paraître s'inquiéter des dangers que les fourrés de saules pouvaient recéler.

— Quelle est donc votre idée ? demanda enfin Clara.

— Une idée bien simple et que vous allez approuver.

— Voyons !

— Il y a deux jaguars, je ne parle pas des petits ; comme vous n'avez pas d'armes, ceux-là vous regardent ; vous en prendrez un de chaque main, par la peau du cou, puis vous leur briserez à tous deux le crâne en les frappant l'un contre l'autre. Rien n'est plus simple.

— Cela me paraît, au contraire, très

compliqué, et puis, d'ailleurs, comment pourrais-je courir assez vite pour les attraper ?

— Ils vous éviteront cette peine en se jetant sur vous ; car d'ici à un quart d'heure, sans doute, nous allons les avoir tous les quatre sur les bras.

— Tous les quatre ! s'écria le nègre en tressaillant si violemment, qu'il imprima à la frêle embarcation un mouvement d'oscillation assez fort pour la faire chavirer.

— Sans doute, repartit Costal en se penchant vivement pour faire contrepoids.

— C'est là mon idée comme la seule manière d'abréger les longueurs de la chasse. Que voulez-vous ? quand le temps

presse, on fait de son mieux. Ainsi que je vous le disais, lorsque vous m'avez interrompu, il y a deux jaguars, l'un à gauche, l'autre à droite. Or, ces animaux voulant absolument se rejoindre, leur voix l'indique, si nous nous mettons entre eux deux, il est évident qu'ils fondent à la fois sur nous. Je vous défie de me prouver le contraire.

A dire vrai, Clara n'y songeait guère ; une conviction profonde de l'infaillibilité de la prédiction de Costal lui faisait garder un silence complet.

— Attention ! Clara, dit ce dernier, nous allons doubler cette pointe dont les arbres nous cachent la vue de la plaine ;

vous me direz si vous voyez l'animal que nous cherchons.

— En effet, dans la position qu'occupaient les deux compagnons dans la pirogue, le noir, assis à l'arrière, n'avait qu'à jeter les yeux devant lui; tandis que, assis à l'avant, l'Indien était forcé de se retourner de temps à autre. Du reste, le visage du nègre était pour lui comme un miroir qui l'avertissait fidèlement de ce qu'il avait intérêt à savoir.

Jusque-là, les yeux du nègre n'avaient exprimé qu'une terreur vague, sans cause déterminée, quand, à l'instant où le canot eut franchi le dernier coude de la rivière, une angoisse profonde et subite se peignit sur tous ses traits.

L'Indien, mis sur ses gardes, retourna vivement la tête. Une plaine immense, au milieu de laquelle la rivière coulait à pleins bords, entre deux rives dégarnies d'arbres, s'étendait à droite et à gauche sans qu'aucun objet empêchât la vue de plonger dans un horizon illimité. Bien loin des deux chasseurs, la rivière se repliait presque sur elle-même, formant un *delta* verdoyant, à la pointe duquel passait le chemin qui conduisait à l'hacienda de Las Parmas.

Les rayons du couchant emplissaient tout le paysage d'une brume dorée; le bras de la rivière, que remontaient l'Indien et le nègre, roulait des eaux teintes de pourpre et d'or, et à deux portées de

carabine environ, au milieu de ce brouillard lumineux, sur ces eaux radieuses, un objet étrange apparut aux yeux ravis de Costal.

— Voyez, Clara, dit-il en remettant les avirons aux mains du noir, tandis qu'il s'agenouillait sur le fond de la pirogue, sa carabine à la main, jamais vos yeux ont-ils contemplé un plus noble spectacle?

Clara prit machinalement les avirons et ne répondit rien; les yeux dilatés, la bouche entr'ouverte, il était muet à l'aspect du tableau qui frappait ses regards et semblait fasciné comme l'oiseau par le serpent à sonnettes.

Cramponné sur le cadavre flottant d'un

buffle, qu'il dévorait, l'un des jaguars, celui dont la voix avait averti sa femelle, se laissait emporter doucement au cours de l'eau. La tête allongée, arc-bouté par les pattes de devant, celles de derrière repliées sous son ventre et le dos renflé en ondulation à la fois puissante et souple, l'animal, roi des plaines d'Amérique, laissait miroiter aux derniers rayons du soleil sa robe d'un fauve vive, constellée de ses taches noirâtres.

C'était une des plus belles scènes sauvages que les savanes déroulent journellement aux yeux du chasseur et de l'Indien, un magnifique épisode du poëme éternel que le désert chante à leurs oreilles.

Un râlement profond, que termina un éclat de voix semblable aux sons les plus puissants de l'ophicléide, s'échappa de la poitrine du jaguar et glissa sur la surface des eaux jusqu'aux deux navigateurs. Il avait aperçu ses ennemis et les défiait. Costal y répondit par un cri de défi, comme le limier qui vient d'entendre la trompe de chasse jeter ses fanfares à l'écho des bois.

— C'est le mâle, dit-il d'une voix frémissante.

— Tirez-le donc! s'écria le nègre en retrouvant la parole.

— Le tirer! répondit Costal, ma carabine ne porte pas si loin, et je ne suis adroit qu'à bout portant; et la femelle

que je ne pourrais plus joindre! tandis que, en attendant une minute, vous allez la voir bondir de notre côté, escortée de ses deux *cachorros*.

— *Dios me amparre* (1)! murmura le nègre épouvanté du plan de Costal, qui se réalisait en partie, car un hurlement lointain ne fit que précéder d'une seconde l'apparition de l'autre jaguar, à l'extrémité de la savane. Quelques bonds, faits par la femelle avec une superbe aisance, la transportèrent à deux cents pas de la rive et de la pirogue.

Là, elle s'arrêta, le nez au vent, humant l'air, les jarrets vibrants comme une flèche qui frémit encore après avoir frappé

(1) Que Dieu me protége.

le but, tandis que ses deux petits venaient se grouper à ses côtés.

Cependant le canot, privé de ses avirons, dérivait tout doucement et commençait à tournoyer, gardant toujours ainsi la même distance avec le tigre accroupi sur le cadavre du buffle à moitié enfoncé dans l'eau.

— De par tous les diables ! s'écria l'Indien impatienté, maintenez donc la pirogue au fil de la rivière, autrement il n'y a pas de raison pour que nous nous joignions jamais, ce jaguar et moi. Là... c'est bien, à la bonne heure ; la main ferme, il ne faut pas déranger la mienne. Il est important que je tue l'animal du premier coup, sans quoi l'un de nous est

perdu ; car nous aurions à lutter contre le mâle blessé et la femelle pleine de vie.

Le jaguar descendait tranquillement le cours de l'eau sur son piédestal flottant, et la distance se comblait, petit à petit, entre la pirogue et lui. Déjà on pouvait distinguer nettement ses yeux de feu, roulant dans leurs orbites, et les ondulations de sa queue qui s'agitait en serpentant. L'Indien le visait au mufle, et allait lâcher la détente de sa carabine, lorsque la pirogue commença de remuer si étrangement, qu'elle semblait soulevée par la houle de la mer.

— Que diantre faites-vous donc, Clara ? s'écria l'Indien avec colère ; il me serait

impossible ainsi d'attrapper tout un troupeau de tigres.

Mais, soit que Clara le fît à dessein, soit que la terreur troublât ses sens, les oscillations devenaient de plus en plus violentes sous son aviron convulsif.

— Le diable vous emporte! s'écria de nouveau l'Indien avec rage; je le tenais là, entre les deux yeux.

Et, déposant sa carabine, il arracha les rames des mains de Clara.

Ce ne fut pas, toutefois, sans qu'une longue minute s'écoulât qu'il put réparer la maladresse de son compagnon, et il allait reprendre son arme, quand le jaguar poussa un rugissement formidable, puis, enfonçant ses crocs aigus dans le

cadavre du buffle, il en arracha un lambeau sanglant, prit un élan terrible, et, tandis que le corps flottant, repoussé par ses jarrets nerveux, s'enfonçait en tournoyant dans l'eau pour reparaître à dix pas plus loin, le tigre avait pris pied, d'un bond, sur la rive occupée par sa femelle.

L'Indien lâcha vainement un juron de païen; il n'était plus temps : quelques autres bonds avaient jeté le tigre près de sa compagne, hors de portée de sa carabine.

Le couple féroce sembla hésiter un instant, et, poussant un double rugissement de menace, auquel se joignirent ceux des deux *cachorros*, tous les quatre

s'élancèrent en bondissant vers les limites de l'horizon.

— Allez ! allez, coquins ! je vous retrouverai, s'écria Costal, sans pouvoir s'empêcher, malgré son désappointement, de suivre des yeux ces habitants du désert, qui, dans leur course rapide, semblaient àpeine effleurer l'herbe de la savane.

— C'est égal ! reprit l'Indien en s'adressant à Clara, dont les yeux brillaient de plaisir, vous pouvez vous flatter de m'avoir fait manquer un beau couple de jaguars.

Et Costal fit force de rames pour regagner l'endroit de la rive où il s'était embarqué.

La rivière charriait encore le cadavre

du buffle dans ses eaux plus assombries, et dejà, depuis longtemps, les deux jaguars avaient disparu au milieu de la brume rouge.

III

Le Génie de la Cascade.

La petite pirogue qui portait le nègre et l'Indien continuait à descendre silencieusement le cours de la rivière, le premier se félicitant d'avoir échappé à la griffe des tigres, le second absorbé dans

les pensées auxquelles sa chasse infructueuse avait apporté une trêve momentanée.

Un reste d'appréhension se mêlait cependant à la satisfaction de Clara. Les jaguars avaient fui, il est vrai, mais de quel côté? Il rompit le premier le silence pour adresser cette question à Costal :

— Vous voulez savoir quelle direction ils ont dû prendre, répondit l'Indien ; un raisonnement bien simple vous le fera connaître. Un buffle mort ne se rencontre pas tous les jours, et ce n'est qu'à regret, soyez-en sûr, que le tigre a lâché sa proie ; il sait, par instinct, de quel côté la rivière entraîne le cadavre, et ira l'atten-

dre en aval, au-dessous de la cascade que vous entendez gronder ici.

Le murmure imposant des eaux, déjà entendu par Clara, devenait en effet plus distinct à mesure que la pirogue gagnait du chemin.

— Je ne dis pas cependant, reprit l'Indien, que la cascade le lui rendra en entier; j'ai vu des troncs d'arbres brisés en morceaux en roulant du haut en bas.

Cette réponse péremptoire ne faisait qu'à demi le compte de Clara; toutefois, comme la pirogue abordait au même instant, il n'en laissa rien paraître.

Les deux compagnons prirent terre, et quelques moments suffirent pour amar-

rer de nouveau la pirogue aux racines du saule dont elle avait été détachée.

— Ainsi, reprit le nègre, vous croyez que les jaguars...

— Je suis à peu près certain de ce que je vous dis, et peut-être une demi-heure ne se passera-t-elle pas sans que vous entendiez de nouveau leur voix au fond du ravin, où nous aurons affaire tout à l'heure.

— Et vous ne craignez pas qu'ils ne cherchent à prendre leur revanche?

— Je m'en soucie comme d'un fétu de paille de maïs; mais nous n'avons que trop pensé à ces animaux; heureusement qu'il n'y a pas de temps de perdu. Je vous avais bien dit qu'une journée tout entière

ne serait pas trop pour leur donner la chasse, à moins qu'un hasard ne vînt abréger ma besogne; vous ne l'avez pas voulu; songeons à nous à présent, Clara. La nouvelle lune va se lever tout à l'heure: laissez-moi invoquer *Tlaloc*, le dieu des eaux, pour qu'il envoie la richesse au fils des caciques de Tehuantépec.

En disant ces mots, l'Indien s'éloigna de quelques pas de Clara.

— N'allez pas trop loin, s'écria celui-ci, à la pensée des redoutables voisins qui rôdaient près de là.

— Je vous laisse ma carabine.

— Belle avance! *caramba!* un coup pour quatre tigres, murmura le nègre.

Le Zapotèque s'avança lentement vers

le bord de la rivière, monta sur le tronc d'un saule qui était incliné sur l'eau, et, debout, les bras étendus en avant, il commença de chanter sur une mélodie bizarre une espèce d'invocation indienne dont les mots arrivaient jusqu'au nègre, sans toutefois qu'il en pût comprendre le sens.

Clara écoutait avec une frayeur d'un autre genre cette invocation aux dieux du paganisme zapotèque, et son effroi ne tarda pas à redoubler quand un rugissement, quoiqu'à peine perceptible, se fit entendre au loin, comme si la voix du démon répondait à son adorateur. C'était, ainsi que l'avait dit l'Indien, dans la direction de la cascade. Au milieu des om-

bres que l'approche de la nuit commençait déjà à répandre, la coïncidence des prières bizarres du païen et des cris lugubres du tigre, qui semblaient en être l'accompagnement infernal, devait en effet être effrayante pour un homme de la race ignorante et superstitieuse de Clara. Il crut voir des yeux de feu luire devant lui dans le fourré ; l'ombre indécise de la sirène aux cheveux tordus lui parut s'élever lentement de la surface des eaux, et des voix mystérieuses lui semblèrent se mêler au grondement lointain de la chute d'eau.

Un double frisson passa sur sa peau noire, depuis la plante des pieds jusqu'aux racines de ses cheveux crépus.

— Êtes-vous prêt? dit Costal en le joignant.

— A quoi?

— A m'accompagner jusqu'à la chute d'eau et à y invoquer, comme je vous le dirai tout à l'heure, la divinité qui s'y laissera voir.

— Là-bas, à la cascade où les tigres rugissent? dit le nègre effrayé.

— L'or est à ce prix, répliqua Costal.

— Allons! s'écria le nègre après un moment de silence, je suis dès aujourd'hui le serviteur du génie des *placers* d'or.

L'Indien ramassa sa carabine et son chapeau, et Clara, drapant autour de lui la pièce de calicot grossier qui lui servait

de manteau, se mit sur les pas de Costal en le serrant de près et partagé entre la crainte et la cupidité.

Tous deux commencèrent à suivre le cours de l'eau qui les conduisait vers l'endroit où grondait la cascade.

A mesure qu'ils avançaient, les berges de la rivière devenaient plus escarpées et se rapprochaïent davantage l'une de l'autre ; les arbres des deux rives formaient, en croisant leurs cimes, une voûte épaisse et sombre. Les eaux, resserrées dans un lit étroit, hérissé de rochers, et dont l'inclinaison devenait de plus en plus rapide, bouillonnaient à la surface. Le sol manquant tout à coup, le torrent tombait en cataracte de cent cinquante pieds de hau-

teur au fond d'un ravin profond, avec un fracas épouvantable, auprès duquel le bruit de l'Océan en fureur qui brise sur nos falaises, en roulant les gálets du rivage, ne semble qu'un faible murmure.

Blanche et terrible comme une avalanche, la cataracte s'élançait d'un cintre formé par les cimes entrelacées de deux *ahuehuetes* (1). Leurs rameaux noirs et flexibles, les longs flocons de *mousse espagnole* que la brise balançait à leurs extrémités, les lianes pendàntes qui s'y enroulaient en festons, effleuraient de temps en temps la courbe écumeuse que décri-

(1) Espèce de cèdre qui croît dans les lieux humides. En indien, *ahuehuell* veut dire : seigneur des eaux.

vait la cascade. Au milieu d'un nuage de vapeur, ces deux grands arbres aux barbes grises et flottantes étendaient leurs bras vigoureux et semblaient être des génies vieillis à la garde de ces eaux.

A cet endroit, les deux compagnons firent halte. Bien que ce fût de ce côté à peu près que le dernier rugissement du jaguar s'était fait entendre, le nègre paraissait plus rassuré que quelques instants auparavant. La crainte des bêtes féroces et celle des esprits de l'autre monde, s'étaient effacées devant la cupidité.

— Maintenant, dit Costal, écoutez attentivement les instructions que je vais vous donner ; mais, avant tout, rappelez-vous bien que, si la sirène aux cheveux

tordus vous apparaît, que si, à son aspect, vous sentez une terreur réelle succéder à ce premier frisson que l'homme le plus brave ne peut empêcher de passer sur sa chair en présence d'un génie qui se rend visible, vous êtes perdu.

— Bon ! répliqua le nègre, la connaissance d'une mine d'or vaut bien le risque de se faire tordre le cou ; parlez, je vous écoute.

En disant ces mots, la contenance du nègre était, du moins en apparence, aussi ferme que celle de Costal lui-même. L'Indien et lui s'assirent sur l'un des bords du profond ravin au fond duquel la rivière reprend bientôt son cours paisible

au milieu d'arbres touffus et presque impénétrables aux rayons du soleil.

Cependant, malgré l'abondante végétation des arbres et des lianes qui couvraient le ravin et y répandaient l'obscurité, si les deux chercheurs d'aventures n'eussent pas été si absorbés dans leur conversation, ils auraient pu voir ce qui se passait au fond de ce ravin. Presque à leurs pieds venait s'asseoir un homme à l'endroit où les eaux de la rivière, naguère si furieuses, tranquilles maintenant, caressaient mollement les longues tiges des plantes aquatiques qui bordaient la rive, et dont les feuilles larges et luisantes se dressaient en forme de parasols. Cet homme qui semblait considérer cu-

rieusement le spectacle imposant de la cascade, n'était autre que le capitaine des dragons de la reine que nous connaissons déjà, et qu'un singulier hasard paraissait avoir conduit dans cet endroit sauvage.

Nous devons, en considération du rôle que joue l'officier dans ce récit, dire en deux mots, pendant que Costal donne ses instructions à Clara, comment il était arrivé à joindre les deux associés.

Lorsque le capitaine des dragons de la reine, don Rafaël Tres-Villas, se fut séparé du naïf étudiant en théologie qui l'avait pris un instant pour un mangeur de chair humaine, un Lestrygon, ainsi qu'il l'appelait, au souvenir classique de son odyssée, il ne perdit pas son temps à

chercher à expliquer les bizarreries qui l'avaient frappé le long du chemin. Il poussa vigoureusement son cheval, que son instinct avertissait de la proximité d'une écurie, et qui répondit à l'empressement de son cavalier.

Malheureusement, l'officier, quoique créole, n'était jamais venu dans cette partie du pays immense qui l'avait vu naître, et, arrivé à un endroit où le sentier qu'il avait suivi jusque-là se divisait en deux, quoiqu'à peu près dans la même direction, il hésita sur celui des deux embranchements qu'il devait prendre.

La même solitude continuait à régner autour de lui; personne n'était là pour fixer son incertitude, et, en l'absence de

tout renseignement, il s'en rapporta au choix de son cheval.

L'animal avait sans doute plus soif que faim, et, après avoir flairé l'air, ses naseaux avaient humé les fraîches émanations d'une rivière lointaine ; la bride sur le cou, il avait choisi l'embranchement de droite.

Ce choix fut heureux pour l'étudiant, resté dans son hamac, comme ce récit va le prouver tout à l'heure, mais il fourvoya l'officier.

En effet, l'embranchement de gauche l'eût conduit à doubler un des coudes de la rivière sans être obligé de la traverser, et à arriver à la route directe de l'hacienda de Las Palmas, où, pour plus d'un motif, il avait grande hâte de se rendre.

Déjà, depuis quelques instants, le bruit sourd d'une chute d'eau parvenait à ses oreilles, quand, au bout d'une demi-heure d'un trot aussi rapide qu'un petit galop de chasse, le sentier se termina brusquement devant d'inextricables taillis, derrière lesquels l'eau grondait avec le fracas du tonnerre.

Le lecteur connaît cet endroit maintenant, mais le voyageur était complétement dépaysé; et, quoique quelques minutes de marche le séparassent à peine de l'endroit à peu près guéable de la rivière où Costal avait montré à Clara la trace d'un ménage de jaguars, telle était l'épaisseur des bois sur les deux rives, qu'il ne put supposer la rivière si près de lui.

Pour tourner cette difficulté dont il fallait sortir, l'officier mit pied à terre; il attacha son cheval par la bride et gagna la crête du ravin, quoique non sans peine.

Le voyageur ne sut d'abord par quel côté aborder ce ténébreux labyrinthe, que tapissait une couche épaisse de détritus amoncelée pendant de longues années par la chute des feuilles, et dans laquelle il enfonçait presque jusqu'aux genoux. Fatigué par les efforts inutiles qu'il faisait pour avancer, il allait retourner sur ses pas, lorsqu'il aperçut une espèce de sentier formé par les eaux des pluies ou peut-être par les bêtes fauves, et il s'y glissa dans l'espoir de trouver enfin quelque issue pour lui et son cheval.

La pente était rapide, mais le sol était ferme, et l'officier se mit en devoir de descendre. Des lianes qui serpentaient d'arbre en arbre assuraient ses pas, comme les cordes qui servent de rampes dans certains escaliers; d'autres, retombant de la cime des arbres, pendaient autour de lui, semblables aux cordages des mâts d'un navire; il put enfin arriver au fond d'un ravin.

Là, nous l'avons dit, les eaux impétueuses de la cascade reprenaient leur cours tranquille et calme.

Quelque pressé que fût le dragon, la vue de cette magnifique cataracte, l'une des plus pittoresques et des plus imposantes qu'on puisse rencontrer en Amé-

rique, lui arracha un cri de surprise et d'admiration.

Il s'assit sur l'un des fragments de roc autour desquels les eaux murmuraient gaîment, pour contempler un instant plus à l'aise la masse écumeuse qui se précipitait devant lui, mais des nuées de maringouins altérés de sang ne tardèrent pas à troubler sa contemplation. L'officier allait fuir au plus vite pour éviter leurs cruelles piqûres, lorsqu'un spectacle imprévu captiva son attention et le fit rester à sa place.

Au milieu des flots de vapeur que lançait la cascade, la cime des deux *ahuehuetes* qui la couronnait n'apparaissait que vaguement, quand, sur le tronc in-

cliné de l'un d'eux, il crut distinguer comme le masque de bronze florentin d'une figure indienne.

Cette apparition fut presque aussitôt suivie d'une seconde ; sur la fourche formée par deux des maîtresses branches de l'autre cèdre, un deuxième visage se montra. Ce dernier était noir comme la nuit.

C'étaient, à n'en pas douter, un nègre et un Indien qui surgissaient tout à coup à ses yeux.

Par quel singulier hasard les trois principaux types de la race humaine se trouvaient-ils réunis dans ces lieux déserts ? Don Rafaël y expliquait bien sa

présence, mais nullement celle des deux autres.

Bientôt à la figure succéda le corps tout entier de l'Indien et celui du nègre.

L'audace de ces deux hommes était effrayante.

Tous deux, tantôt à tour de rôle, tantôt ensemble, s'avançaient au-dessus de la cascade mugissante, se suspendaient par les bras aux rameaux des cèdres et mouillaient leurs pieds dans l'écume, ou se penchaient au-dessus de la nappe d'eau avec une hardiesse qui causait à l'officier une sorte de vertige.

Les yeux fixés sur les eaux bouillonnantes de la cataracte, ces deux étranges

personnages n'apércevaient point don Rafael. Celui-ci pensait qu'un objet invisible pour lui devait absorber leurs regards, et il aurait cru volontiers que c'était de quelques nymphes des eaux que le nègre essayait la conquête, à en juger du moins par le manége prétentieux de ses gestes et de sa physionomie. Sa large bouche, en s'ouvrant jusqu'aux oreilles avec une coquetterie grotesque, laissait voir la double rangée de ses dents, dont la blancheur contrastait avec l'ébène de sa figure. Il allongeait son noir visage autant qu'il le pouvait sur la nappe de la cascade, comme si l'objet dont il voulait capter la bienveillance eût été caché sous la voûte écumeuse qu'elle formait.

L'Indien, de son côté, se livrait, mais avec plus de dignité, aux mêmes grimaces et aux mêmes attitudes que le noir, évidemment dans un but semblable. L'officier avait beau regarder la cascade de tous ses yeux, il ne voyait toujours que la masse blanche de son écume.

Bientôt le Zapotèque, tout en se penchant d'une main au-dessus de l'abîme, fit signe à son compagnon de cesser ses grimaces, et le nègre ne laissa plus voir que sa face noire, immobile et sérieuse.

L'Indien alors étendit le bras en avant et commença une espèce d'incantation solennelle, accompagnée de chants perdus dans le fracas des eaux. L'officier voyait distinctement, en effet, dans le jeu

des muscles de la bouche de l'Indien, qu'il chantait à pleine poitrine.

Bien qu'il en coûtât à la curiosité de don Rafaël d'interrompre cet étrange manége, le désir d'apprendre enfin où il était et quelle route il devait suivre le décida à élever la voix et à crier de toutes ses forces pour attirer l'attention de ces deux hommes. Mais, quelle que fût la vigueur de ses poumons, le bruit assourdissant de la cataracte l'empêcha de se faire entendre. Alors il se résolut à gagner l'endroit où le nègre et l'Indien lui apparaissaient, et il reprit le chemin par lequel il était venu.

Don Rafaël remonta péniblement jusqu'à l'arcade formée par les deux cèdres

au-dessus de la chute d'eau; mais les deux personnages avaient disparu. Il se hissa avec bien des précautions sur l'un des deux gros arbres et considéra la cascade avec une nouvelle attention, espérant y découvrir quelque objet de nature à justifier les manœuvres du noir et de l'Indien. Il n'aperçut que ce qu'il avait vu déjà : la nappe d'écume et de longs filets d'eau qui serpentaient dans les fissures du rocher et revenaient s'absorber dans la masse commune.

Cependant les lieux que l'officier venait de quitter n'étaient plus déserts, à en juger par une ondulation bien marquée au milieu des taillis épais du ravin. Le feuillage, agité sur une ligne tortueuse,

prouvait que, comme il avait fait tout à l'heure, quelqu'un s'appuyait sur le tronc des arbres pour descendre, mais du côté opposé à celui qu'il avait occupé.

Le soleil baissait sensiblement; ses derniers reflets venaient de s'éteindre dans la nappe écumeuse de la chute d'eau, et, malgré la teinte crépusculaire qui avait subitement envahi le fond du ravin, le dragon reconnut facilement, dans les deux hommes qui sortirent tout à coup du couvert des bois, le nègre et son compagnon.

L'air de ces deux individus était grave et même solennel; celui du noir surtout ne paraissait pas exempt de quelque secrète frayeur.

— Le diable soit de ces drôles, qui semblent fuir quand j'approche ! s'écria l'officier.

Sur un geste de son compagnon, le nègre disposa, sur la plate-forme de l'un des rochers éboulés dans le lit de la rivière, une provision de branches sèches ramassées sur l'un des bords, et ils ne tardèrent pas à y mettre le feu.

Bientôt une lueur éclatante empourpra l'eau qui coulait autour des rochers et lança des reflets rouges dont se teignit aussi la blanche écume de la cataracte.

Pendant que le nègre restait immobile à contempler les lueurs du brasier qui scintillaient sur l'eau, le Zapotèque ôta son chapeau de jonc, dénoua les tresses

de sa chevelure et se dépouilla de l'espèce de sayon dont sa poitrine et ses épaules étaient couvertes. Des flots de cheveux, noirs comme l'aile du corbeau dont il prétendait devoir atteindre la longévité, se répandirent sur son corps musculeux et bronzé et voilèrent en partie sa figure.

L'officier vit alors, pour la première fois, que l'Indien soufflait dans une trompe marine, dont les sons rauques et saccadés imitaient ceux que le jaguar fait entendre quand il a faim ou soif.

Lorsqu'il crut avoir suffisamment éveillé l'esprit de la cataracte, dont la réponse semblait se transmettre par la voix des échos, qui répétaient cette lugubre et bruyante harmonie, l'Indien passa sa

conque en bandoulière et commença, autour du rocher sur lequel continuait à brûler le brasier, une sorte de danse sauvage au milieu des eaux basses de la rivière que ses jambes fouettaient avec force.

A mesure que l'obscurité crépusculaire s'épaississait, la scène devenait plus bizarre ; l'Indien continuait à s'agiter frénétiquement, tandis que le nègre restait immobile comme une statue. Les lueurs du foyer reflétaient sur eüx d'étranges teintes. La cataracte semblait rouler des flots de feu. C'était une scène bizarre et imposante tout à la fois.

— Vive Dieu ! se dit l'officier, je serais curieux de savoir en l'honneur de quelle

divinité païenne ces deux sauvages se livrent à ces extravagances; mais j'éprouve un désir plus vif encore de les prier de me remettre dans le bon chemin.

Alors, pour suppléer à la voix, dont la chute d'eau amortissait le bruit, don Rafael ramassa plusieurs poignées de petites pierres qu'il fit pleuvoir à côté des deux compagnons. Le moyen fut sans doute efficace, car tout à coup l'Indien balaya d'un revers de main les fascines enflammées du foyer, qui s'éteignirent subitement dans l'eau. Tout redevint obscur au fond du ravin; le nègre et l'Indien (dans lesquels on a dû reconnaître Costal et Clara) disparurent dans les

ténèbres au milieu desquelles grondait toujours la cascade dont la voûte cessa d'être embrasée.

IV

L'inondation.

Pendant que les deux compagnons, l'Indien et le nègre, accomplissaient les cérémonies bizarres que nous n'avons décrites que sommairement, telles que les voyait le capitaine des dragons de la

reine, la lune s'était levée radieuse, quoique nouvelle, comme cela arrive toujours dans ces beaux climats.

Don Rafaël venait d'apprendre, par sa propre expérience, qu'un homme agile ne pouvait guère mettre moins d'un quart d'heure à gravir, à travers la végétation pressée qui les obstruait, les flancs du ravin au fond duquel s'étaient passées les scènes étranges dont le hasard l'avait rendu témoin; il avait aussi remarqué que les deux acteurs qui y avaient figuré se tenaient du côté de la rivière opposé à celui qu'il occupait.

Quoique, grâce à la découverte qu'il avait faite de cette rivière, il lui fût plus facile, en la traversant à gué dans quelque

endroit, de se remettre à peu près dans son chemin, et qu'il pût à la rigueur se passer de renseignements, il ne se décida pas moins à tâcher d'en obtenir de ces deux personnages; il résolut donc de profiter du temps qu'ils mettraient à remonter pour aller chercher son cheval, passer la rivière à la nage, s'il le fallait, et les attendre près de la cascade où il supposait qu'ils allaient retourner.

La lune éclairait vivement la rivière et ses bords; les fourrées n'étaient inextricables que sur la crête et les flancs du ravin. En faisant un léger détour, l'officier espérait trouver un passage plus facile; il se mit donc sans perte de temps en mesure d'exécuter son projet.

Les choses se passèrent comme il le pensait, et moins de dix minutes après il était de retour avec le cheval qu'il tirait par la bride, cherchant un endroit sur la rive où il pût faire descendre facilement sa monture et traverser l'eau.

Dans l'intervalle et à travers le grondement de la cascade dont il s'éloignait, il crut entendre une sorte de cri funèbre retentir du côté de la rivière qu'il avait intention de gagner. Cette voix rauque, qu'il ne pouvait confondre avec les glapissements des chacals qui avaient maintes fois frappé ses oreilles dans le cours de ses voyages, ressemblait, par une certaine intonation caverneuse, aux mugissements des taureaux, et elle fit éprouver

au voyageur une vague sensation de malaise : c'était la première fois qu'il entendait ces notes funèbres, et, sans savoir au juste quelle espèce de danger, il sentait instinctivement qu'un danger quelconque le menaçait. Son cheval semblait aussi partager ses appréhensions, à en juger par le frémissement de ses naseaux.

Pour être prêt à tout événement, don Rafaël déboucla les courroies du mousqueton suspendu à ses arçons et continua sa recherche. Une pente douce, telle qu'il la désirait, ne tarda pas à se présenter à lui. Alors, sans s'inquiéter si la rivière était profonde ou non, il se mit en selle et poussa son cheval, qui,

moitié à gué, moitié à la nage, eut bientôt gagné l'autre rive, tandis que le cavalier, les genoux relevés, tenait son mousqueton au-dessus de sa tête pour éviter de le mouiller.

Décidé à guetter pendant quelque temps encore la présence des deux seuls êtres vivants qu'il eût aperçus dans ces solitudes depuis sa séparation d'avec l'étudiant, le dragon redescendit le cours de l'eau le mieux qu'il put jusqu'à la cascade.

Là, pour moins risquer d'échapper aux yeux de ceux qu'il cherchait à rencontrer, il battit le briquet, alluma un cigare, et, immobile comme une statue équestre entre deux des arbres qui inclinaient leurs

branches sur la rivière, il attendit la venue du nègre et de l'Indien.

La lune jetait sur les roseaux, parmi les fourrés épais, ses lueurs blanches, dont s'argentait la surface des eaux et la courbe écumante de la cascade. Ces lueurs, brisées par le réseau serré des branchages, prêtaient un mystérieux aspect à cette solitude que la cataracte emplissait de son bruit de tonnerre, et parfois le souvenir des scènes étranges qui venaient de frapper ses yeux au fond du ravin, mêlés aux accents inconnus à son oreille, et dont il croyait entendre encore le retentissement lugubre, faisait éprouver à l'officier un frémissement involontaire. Parfois aussi le dragon sentait son

cheval frissonner sous la selle, et il ne pouvait s'empêcher de croire qu'il venait d'assister à quelque évocation du prince des ténèbres, dont ces notes funèbres étaient la voix.

Don Rafaël était créole, élevé par conséquent dans l'ignorance et la superstition ; il se rappelait avoir ouï dire qu'en présence des esprits de l'autre monde les animaux éprouvaient un frémissement pareil à celui qui venait de s'emparer de son cheval. Mais don Rafaël était peut-être de ces cœurs forts dont parlait l'Indien, que la crainte peut visiter sans les dominer jamais, et il restait au poste qu'il avait choisi sans témoigner autrement ses appréhensions que par les aspirations

précipitées de ses lèvres contre son cigare, dont le feu brillait dans les ténèbres.

Pendant ce temps, l'Indien et le nègre, troublés dans leurs invocations au génie de la cascade, remontaient l'escarpement du ravin en se faisant péniblement jour à travers la végétation qui l'obstruait.

L'Indien exhalait son dépit en menaces contre l'intrus dont la présence avait sans doute empêché l'apparition de l'esprit qu'il invoquait. Clara jurait aussi; mais, au fond de son cœur, il était moins contrarié qu'il n'affectait de le paraître.

— C'est donc au seul moment où la lune nouvelle se lève qu'apparaît la sirène

aux cheveux tordus ? dit le nègre en se tenant sur les talons de son compagnon.

— Sans doute, répondit Costal ; il n'y a qu'un instant dont il faut se hâter de profiter ; mais s'il se trouve quelques profanes dans le voisinage, et par profane j'entends un blanc, l'esprit refuse de se montrer.

— Peut-être a-t-il peur de l'inquisition ? reprit le nègre.

Costal haussa les épaules.

— Vous êtes un niais, ami Clara. Que diable voulez-vous que le puissant esprit des eaux ait peur de vos moines à longues robes ? Ce sont eux plutôt qui trembleraient en sa présence et se prosterneraient la face contre terre.

— Dame ! si l'esprit a peur d'un seul blanc et qu'à cause de lui il n'ose se montrer, à plus forte raison aurait-il crainte d'une foule de moines qui, il faut l'avouer, sont furieusement laids.

— Puisse un carreau du ciel couper en deux le mécréant qui a empêché l'effet de mes conjurations ! s'écria l'Indien avec d'autant plus de colère qu'il se sentait battu par le raisonnement du nègre ; quelques minutes de plus et le génie des eaux se montrait à nos yeux.

— Vous avez eu tort d'éteindre le feu si vite, ami Costal.

— J'ai voulu dérober à la vue des profanes le mystère qui allait s'accomplir.

Je savais que le génie de la cascade ne se rendrait pas visible.

— Ainsi, vous persistez à croire que quelqu'un nous a vus ?

— J'en suis certain.

— Et que ce sont bien des pierres qu'on nous a lancées ?

— A coup sûr.

— Eh bien ! foi de nègre, je croirais tout autre chose.

— Que croiriez-vous ? demanda l'Indien en s'appuyant contre le tronc d'un sumac pour reprendre haleine.

— Je pense, répondit Clara en imitant son compagnon, qu'un peu plus de patience de votre part aurait fait réussir notre affaire. Je gagerais, ajouta-t-il avec

un air de conviction profonde, qu'au moment où la nappe d'eau de la cascade renvoyait des lueurs éclatantes de tous côtés et jusqu'aux troncs des deux *ahuehuettes* qui la couronnent, j'ai vu apparaître au milieu d'elle comme un diadème d'or étincelant. Or, je vous le demande, qui peut porter un diadème d'or au fond de ces bois, si ce n'est l'esprit des eaux ?

— Vous vous trompez, Clara, c'est impossible.

— Je suis certain que j'ai vu ce que je vous dis là, et je pense, en conséquence, que ce que vous prenez pour des pierres était, sans nul doute, tout simplement

des *pepitas* (1) d'or que nous lançait la sirène aux cheveux tordus.

— Et vous m'avez laissé quitter le fond du ravin sans vous y opposer ! s'écria vivement l'Indien, un instant ébranlé par les paroles du nègre.

— Nous avions usé notre dernier morceau d'amadou, nous ne pouvions donc plus rallumer notre feu.

— Nous aurions cherché à tâtons.

— Oui, répliqua le nègre avec ironie, c'était chose facile que de distinguer dans l'obscurité de tous les diables qui règne au fond de cette *canada*, un morceau d'or d'un caillou.

(1) Grains d'or natif.

— Au poids, c'est aisé.

— Sans compter, reprit Clara en laissant voir cette fois le fond de sa pensée, qu'en cherchant nos morceaux d'or nous courions risque de nous rencontrer avec ces coquins de tigres cherchant de leur côté leurs morceaux de buffle, et enchantés de nous trouver à leur place.

— Qui se soucie des jaguars ? dit le *Tigrero* avec dédain.

— Moi, parbleu ! répondit Clara.

— Celui qui ose affronter l'esprit des eaux s'inquiète-t-il de deux jaguars vagabonds ?

— Si l'on court risque de se faire étrangler, repartit le noir, on a du moins la chance d'obtenir de lui la révélation

d'un trésor, et c'est une compensation. Mais avec les tigres, il n'y en a aucune. Si donc je vous ai laissé partir, c'est que j'ai réfléchi que nous aurions le temps de revenir demain, au lever du soleil, reprendre nos recherches.

L'Indien ne répondit rien et se remit en route. Le nègre, encore peu rassuré, le suivait toujours de près comme son ombre. Tout à coup il s'arrêta et s'écria en se frappant le front :

— Demain matin il ne sera plus temps; et même ajouta-t-il d'un air alarmé, nous ferions bien de quitter ces gorges au plus vite.

—Et pourquoi cela, demanda vivement le noir, épouvanté outre mesure de l'in-

quiétude que décélait le ton de Costal, qui semblait ne s'effrayer de rien,

— C'est aujourd'hui nouvelle lune, et j'avais oublié que, dans cette saison, c'est toujours le moment où les fleuves de l'État se gonflent, se joignent, et inondent chaque année nos campagnes. Vous savez que l'inondation arrive alors comme la foudre. N'entendez-vous pas déjà au loin ses grondements sourds ?

— Je n'entends, Dieu merci, que ceux de la cataracte, qui nous forcent à crier si haut tous deux pour nous comprendre; mais hâtons-nous.

— Oh ! continua Costal, une fois sortis de ce ravin, nous n'avons pas grand'chose à craindre ; le sommet d'un arbre nous

servirait d'abri, si l'inondation venait à nous surprendre.

— D'accord ; mais ici ?

— Ici, ce serait fait de nous.

Les deux aventuriers gravirent le talus escarpé en silence et avec une célérité redoublée par l'appréhension d'un péril auquel rien n'aurait pu les soustraire, soit au fond, soit sur les flancs du ravin, où le torrent devait s'engouffrer comme dans un canal, avec une violence à laquelle nulle force humaine n'était capable de résister.

Tout en s'aidant des pieds et des mains pour faciliter son ascension, Costal exhalait sa colère contre le mécreant qui avait fait avorter ses espérances tandis

que le nègre enregistrait dans sa mémoire comme un des jours les plus néfastes de sa vie celui où il avait été forcé d'affronter les jaguars, les esprits de l'autre monde et les risques de l'inondation. Puis bientôt l'Indien atteignit la crête du talus, et Clara poussa un soupir de soulagement en prenant pied à son tour sur le sommet de l'immense et profond ravin.

Tout à coup, saisissant le bras de Costal avec un tressaillement nerveux, il lui indiqua du doigt un objet qui lui paraissait étrange.

C'était une forme noire, immobile au milieu des arbres qui bordaient la rivière, et au-dessus de laquelle une vive lueur, en brillant un instant pour s'é-

teindre aussitôt, venait de lui montrer le même diadème d'or dont l'aspect l'avait déjà frappé.

— Le diadème de l'esprit! dit-il en approchant ses lèvres de l'oreille de l'Indien, afin que le fracas de la cascade ne couvrît pas sa voix.

Costal suivit la direction indiquée par le nègre, et, à la lueur subite qui l'éclaira de nouveau, il vit en effet briller comme un cercle d'or au milieu des ténèbres.

Toutefois, le nègre et l'Indien ne tardèrent pas à savoir à quoi s'en tenir sur cette apparition inattendue. A un mouvement que fit le cheval du dragon, un rayon de la lune tomba sur le cavalier,

dont le buste parut tout à coup distinctement.

Un large galon d'or qui, selon la mode mexicaine, cerclait en dessous les larges bords de son chapeau de vigogne, avait, en s'éclairant d'une des lueurs successives de son cigare, provoqué pour la seconde fois la méprise de Clara.

— Quand je vous disais, s'écria Costal, qu'un mécréant de blanc empêchait l'esprit de se montrer, avais-je tort ?

— C'est vrai, répondit le nègre assez confus d'une méprise qui eût peut-être ébranlé sa récente croyance au génie des eaux, sans l'excuse alléguée par l'Indien pour justifier son manque de succès.

— C'est un officier, sans doute, reprit

l'Indien à l'aspect de la tournure militaire de don Rafaël, qui, son mousqueton d'une main et sa bride et son cigare de l'autre, continuait à rester immobile sans se douter de l'entretien dont il fournissait le sujet.

Du reste, le dragon commençait à trouver le temps long, et un juron témoignait de son impatience, quand une voix, assez forte pour se faire entendre malgré le fracas de la chute d'eau, un peu amortie cependant par la brise qui l'emportait au loin, vint frapper son oreille et lui arracher un geste de surprise.

— Qui va là? s'écriait la voix menaçante.

— Dites, qui reste là ? répondit don

Rafaël en retrouvant toute son assurance devant des êtres humains, fussent-ils des ennemis.

En même temps, deux hommes se montrèrent, dans lesquels le dragon reconnut ceux qu'il appelait ses sauvages.

— Enchanté de pouvoir vous parler enfin, mes braves, dit-il avec un sans-façon tout militaire et en faisant exécuter à son cheval une brusque manœuvre qui le mit face à face avec les deux inconnus qui débouchaient derrière lui sur la berge élevée de la rivière.

— Peut-être ne le sommes-nous pas, nous, repartit Costal d'un ton brusque et en faisant passer, non sans ostentation, sa carabine d'une épaule sur l'autre.

— Vive Dieu ! j'en serais fâché, reprit le dragon en laissant voir un franc sourire sous ses épaisses moustaches, car je ne suis pas égoïste, et je n'aime pas à être content tout seul.

En disant ces mots, avec un air de bonne humeur qui fit impression sur l'Indien, don Rafaël rebouclait les courroies de son mousqueton comme une arme inutile, en dépit de l'attitude presque hostile de ses deux intérlocuteurs.

— Peut-être, ajouta-t-il en fouillant dans la poche de son gilet, me gardez-vous rancune des pierres que je vous ai jetées au fond du ravin, où vous aviez l'air fort occupé de choses qui ne me regardent pas ; mais vous voudrez bien

excuser un voyageur fourvoyé dont la cascade couvrait la voix, et qui ne savait comment attirer votre attention de son côté; ensuite, vous rendrez justice à la délicatesse et au soin avec lesquels j'ai visé à ne pas vous atteindre.

Comme il finissait cette apologie, le dragon tira de sa poche une piastre et l'offrit à l'Indien.

— Merci ! dit celui-ci, tandis que Clara prenait la pièce, qui ne brilla qu'un instant aux rayons de la lune; où allez-vous ?

— A l'hacienda de las Palmas ; en suis-je éloigné ?

— C'est selon le chemin que vous voudrez prendre.

— Je veux le plus court, je suis pressé.

— Le chemin qui vous y conduirait le plus sûrement, c'est-à-dire sans crainte de vous égarer, est celui que vous trouverez en remontant le cours de cette rivière, dit Costal, qui, malgré sa rancune contre l'étranger, n'osait donner un faux renseignement à un voyageur en route pour l'hacienda dont il était un des serviteurs. Ce chemin coupe un des détours de ce cours d'eau ; maintenant, si vous en voulez un plus direct...

Un de ces accents rauques et saccadés qui, dans le cours de cette soirée, avaient déjà frappé l'oreille de l'officier, vint interrompre les renseignements de l'Indien.

— Qu'est cela? demanda l'officier.

— C'est la voix d'un jaguar qui cherche une proie, reprit Costal.

— Ah! dit le dragon, je craignais que... ce ne fût autre chose. Tout à l'heure j'ai déjà entendu ces rugissements.

— Votre chemin le plus court est par là, continua Costal en indiquant du canon de sa carabine le point de l'horizon d'où partait le rugissement du tigre.

— Et vous dites que c'est le plus court?

— Oui.

— Eh bien! merci; j'en profite.

L'officier, à ces mots, rassemblait dans sa main gauche les rênes de son cheval,

prêt à suivre la direction indiquée, lorsque l'Indien l'arrêta.

— Écoutez, seigneur cavalier, dit-il avec plus de cordialité qu'il n'en avait encore montré, il ne s'agit pas toujours d'être brave comme vous le semblez, pour échapper à toute espèce de danger; il faut encore être averti de ceux qu'on peut courir.

Don Rafaël Tres Villas contint son cheval.

— Parlez, mon ami, dit-il; je vous écoute et vous remercie d'avance.

— D'abord, continua Costal, pour gagner d'ici l'hacienda de las Palmas, sans vous égarer, surtout sans vous amuser à faire des détours, ayez soin d'avoir tou-

jours la lune à votre gauche, de façon que votre ombre se projette à votre droite, un peu obliquement, juste comme vous vous trouvez dans ce moment-ci. Maintenant, ne vous arrêtez pour rien au monde avant d'être dans la maison de don Mariano Silva ; si vous rencontrez un ravin, un fossé, un ruisseau ou une colline, franchissez-les en ligne droite, sans chercher à les tourner.

Il y avait tant de solennité et de précision dans la voix et les recommandations de l'Indien, que le dragon en fut frappé.

— Quel est donc l'effroyable danger qui me menace? demanda-t-il en plaisantant.

— Un danger auprès duquel celui de

tous les tigres qui peuvent hurler ou rugir dans ces savanes n'est qu'un jeu d'enfant. L'inondation qui, avant une heure peut-être, va les couvrir de flots mugissants, fera de ces plaines une mer furieuse, dans laquelle rouleront pêle-mêle ces tigres eux-mêmes, malgré leur légèreté, à moins qu'un arbre ne puisse les sauver; l'*arriero* et ses mules, comme le pâtre et ses troupeaux, seront également engloutis, s'ils n'ont trouvé un asile à l'hacienda, où vous vous rendez.

— J'aurai tout égard à vos recommandations, dit l'officier, qui se souvint de l'étudiant abandonné à deux lieues de là. Il raconta en quelques mots son histoire à l'Indien.

— Soyez tranquille, nous le conduirons demain à l'hacienda, s'il vit encore; ne pensez donc qu'à vous seul et à ceux qui pourraient pleurer votre mort; quant aux jaguars, ne vous en inquiétez pas; si votre cheval s'effrayait et refusait d'avancer en droite ligne, à leur aspect, faites-lui entendre votre voix; si vous étiez serré de trop près par eux, parlez-leur aussi, la voix humaine est faite pour porter le respect chez tous les animaux, même les plus féroces. Les blancs ne savent pas cela, parce que leur métier n'est pas de les combattre, comme celui de l'homme rouge ou de l'homme noir, et je pourrais vous citer une de mes aventures, en ce genre, avec un jaguar... Ah bah! le voilà parti.

L'Indien s'arrêta, car, en effet, Tres Villas ne l'écoutait plus ; préoccupé seulement du soin d'échapper à l'inondation, il bondissait déjà sur la savane, blanchie par la lune, dans la direction de l'hacienda et loin de Costal.

— Il est brave et franc, dit celui-ci, c'eût été dommage qu'il lui fût arrivé malheur ; il est fâcheux qu'il ait été forcé de nous interrompre, c'est un contretemps et voilà tout ; à sa place j'en aurais fait autant. Tout n'est pas encore perdu, d'ailleurs, et nous pourrons...

— Hum ! interrompit Clara, je commence à trouver que c'est assez d'aventures pour un jour ; tant que je serai dans le voisinage de ces tigres.....

— Fi donc ! Clara, vous devriez avoir honte ; voyez ce brave jeune homme qui n'a jamais vu un tigre de sa vie, et qui ne s'en préoccupe pas plus que d'une bande de rats des champs.

— Soit ! eh bien ! que pourrions-nous faire encore ? répondit Clara d'un ton assez maussade.

— L'Esprit dés eaux, reprit l'Indien, ne daigne pas seulement se montrer dans l'écume des hautes cascades, il apparaît aussi parfois à ceux qui l'invoquent, aux sons de la conque marine, parmi les flots jaunis de l'inondation, et, dans le lit gonflé des torrents, demain nous le chercherons.

— Et ce jeune homme que nous a recommandé le voyageur ?

— Nous irons de son côté, reprit Costal ; en attendant, nous allons en un tour de main porter la pirogue au sommet du *cerro de la Mesa*, sur lequel nous passerons tranquillement la nuit, à l'abri des tigres et de l'inondation.

— Ce sera bien heureux, car j'ai grand besoin de sommeil, dit le noir, rasséréné par la perspective d'une nuit de repos.

Pendant ce temps, don Rafaël galopait dans la direction de l'hacienda de las Palmas.

Durant la première demi-heure de route, la savane était si paisible sous les rayons de la lune, les palmiers se balan-

çaient avec tant de mollesse sous un ciel étincelant d'étoiles, tandis que la brise apportait les parfums pénétrants des goyaviers, qu'il put croire que l'Indien avait voulu se jouer de sa crédulité. Alors il ralentit le pas de son cheval presque involontairement, se laissant aller à cette molle rêverie que suscite le charme de ces belles nuits des tropiques où l'on se sent heureux de vivre, en prêtant l'oreille aux harmonies nocturnes que se renvoient le ciel et la terre, comme un hymne que chacun d'eux chante à son tour.

Le voyageur se rappela cependant, tout à coup, les cabanes abandonnées le long de la route, les embarcations hissées au sommet des arbres, comme un der-

nier moyen de sauvetage pour ceux que l'inondation pourrait surprendre à l'improviste. Alors son extase tomba subitement, et il accéléra de nouveau la marche de sa monture.

Puis une seconde demi-heure s'écoula, et, comme par enchantement, les cigales cessèrent de bruire sous l'herbe, la savane entière sembla faire silence, et, à la brise embaumée, régulière comme le souffle de la nature endormie sous le manteau étoilé de la nuit, succéda une autre brise imprégnée de senteurs marécageuses, saccadée, haletante comme un souffle de terreur.

Ce silence inquiétant fut de courte durée, bientôt le voyageur crut entendre

encore bourdonner à son oreille le bruit lointain et sourd de la cataracte qu'il venait de quitter. Seulement, ce grondement éloigné semblait s'être déplacé; ce n'était plus derrière lui qu'il retentissait, c'était vers l'horizon qu'il cherchait à gagner.

Il crut s'être trompé de route et revenir sur ses pas mais la lune à sa gauche, son ombre et celle de son cheval à sa droite, lui annonçaient qu'il était toujours dans la bonne voie. Alors, son cœur battit plus rapidement, parce que, s'il devaient croire l'Indien, un danger s'avançait, contre lequel ni son mousqueton ni sa rapière de fine trempe, ni ce cœur fort que l'officier mettait au service d'un bras

vigoureux, ne pouvaient lui être d'aucun usage. Le jarret nerveux de son cheval était son unique défense, son dernier moyen de salut.

Heureusement, une longue route n'avait pas épuisé les forces de l'animal qui, de son côté, dressait les oreilles et aspirait de ses naseaux, largement ouverts, le vent humide qu'envoyaient les eaux, au-devant d'elles, comme un messager précurseur.

Ce devait être une lutte entre le cavalier et l'inondation, à qui gagnerait, le premier des deux, l'hacienda de las Palmas.

L'officier laissa mollir la bride, les molettes sonores de ses éperons de fer re-

tentirent contre les flancs de son cheval, la lutte de vitesse était commencée. La savane semblait couler comme un fleuve rapide sous les jambes du dragon. A sa droite et à sa gauche, on eût cru voir fuir les buissons et les palmiers de la forêt.

L'inondation accourait de l'est vers l'ouest; le cavalier s'élançait de l'ouest vers l'est, et la rapidité de leur course inverse devait les faire promptement se joindre; mais à quel endroit?

La distance entre eux diminuait de seconde en seconde. Le bruit, d'abord sourd et vague, se rapprochait de plus en plus et ressemblait à celui du tonnerre qui, après avoir grondé à l'horizon, vient, prêt à éclater, faire ses roulements au-

dessus de nos têtes. La savane et les palmiers fuyaient toujours sous le galop du cavalier, sans que le clocher de l'hacienda se dessinât au-dessus de la ligne droite qui bornait sa vue. Cependant, la masse menaçante des eaux n'apparaissait pas encore.

Le cheval ne ralentissait pas son allure, mais ses flancs se gonflaient, il était tout haletant, et l'air, qu'il fendait si rapidement, ne s'engouffrait plus qu'avec peine dans ses naseaux. Quelques secondes de plus, et ce même air allait manquer à ses poumons. Le dragon s'arrêta un instant; la respiration de son cheval semblait obstruée, et le bruit rauque de son haleine accompagnait lugubrement,

aux oreilles de l'officier, la voix de plus en plus terrible des eaux qui s'avançaient.

Don Rafaël écouta cette triste harmonie, en désespérant presque de son salut, quand il lui sembla entendre le son précipité d'une cloche lointaine. C'était celle de l'hacienda, sans doute, qui jetait dans la campagne l'avertissement suprême du danger, en sonnant le tocsin.

L'officier se rappela ces paroles de l'Indien : « Ne songez qu'à ceux qui pourraient pleurer votre mort. » Y avait-il dans l'hacienda, où il était attendu, quelqu'un qui dût plus amèrement le pleurer que les autres? Toujours est-il qu'à ce souvenir le voyageur se roidit contre le

sort qui le menaçait, et se résolut à faire un dernier effort pour y échapper.

Cependant, pour le tenter avec plus de chance de réussite, son cheval avait encore besoin de quelques secondes de repos, et l'officier, malgré le péril qu'il courait, avait conservé trop de sangfroid pour méconnaître cette impérieuse nécessité. Il mit pied à terre et relâcha quelque peu la sangle de la selle pour laisser, plus de liberté aux flancs de sa monture haletante.

Le voyageur comptait avec angoisse les minutes qui s'écoulaient, quand l'écho lui apporta le bruit des pas d'un autre cavalier, suivant la même route, courant le même danger que lui. Il se retourna;

un homme accourait, monté sur un vigoureux alezan brûlé, qui semblait dévorer l'espace. En un clin d'œil, le cavalier l'eut joint, et maîtrisant brusquement l'ardeur de son cheval :

— Que faites-vous? s'écria-t-il, n'entendez-vous pas la cloche d'alarme ? Ne savez-vous pas que les eaux vont envahir la plaine ?

— Je le sais, répondit l'officier ; mais l'haleine manque à mon cheval, et j'attends...

L'inconnu jeta un regard rapide sur le bai-brun de don Rafaël, et s'élança de sa selle à terre.

— Tenez mon cheval, dit-il à l'officier en lui jetant sa bride ; s'approchant de

celui du dragon, il souleva la selle, appuya la main sur le garot de l'animal, pour sentir les pulsations de ses poumons. Bien ! ajouta-t-il, comme un médecin satisfait du pouls de son malade.

Alors il ramassa un caillou de la grosseur du poing et se mit à en frictionner, vigoureusment et tour à tour, le poitrail et les jarrets fumants du cheval de don Rafaël.

Pendant ce temps, celui-ci examinait curieusement l'inconnu, assez peu soucieux du soin de sa propre vie pour s'arrêter, avec tant de générosité et de sollicitude, à donner des soins au cheval d'un voyageur qui lui était complètement étranger. Le nouveau venu portait le

costume des muletiers : un humble chapeau du feutre le plus grossier, une espèce de souquenille en laine grisâtre à raies noires, par-dessus laquelle était passé un tablier de cuir épais, des *calzoneras* flottantes de toile et de bottines de peau de chèvre à ses pieds nus, c'est-à-dire sans bas. Il était petit de taille, son teint basané n'ôtait rien à la douceur de sa physionomie, et, malgré la solennité terrible du moment, un grand calme brillait sur son front.

Don Rafaël le regardait faire sans l'interrompre, mais avec un sentiment de profonde reconnaissance. Quand le muletier crut avoir suffisamment frictionné

le cheval pour lui rendre une élasticité momentanée :

— L'animal à du fond, dit-il, il n'est pas encore fourbu, car aucune pulsation ne se fait sentir au garrot, quoique les naseaux et les flancs aient un mouvement simultané. Il ne s'agit donc que d'ouvrir à sa respiration une plus large voie. Venez m'aider dans ce que je vais vous dire et dépêchons-nous, car des bruits sinistres grondent là-bas, et le tocsin sonne à coups redoublés.

Ce n'était que trop vrai, et la brise apportait avec d'étranges rumeurs les tintements précipités de la cloche lointaine, avant-coureurs du glas funèbre, pour dire à tous ceux qui erraient dans la

campagne de se hâter pendant qu'il en est temps encore.

— Bandez les yeux du cheval avec votre mouchoir, continua le muletier.

Et, pendant que le dragon s'empressa it d'obéir, il tirait de la poche de son tablier de cuir une corde dont il entoura fortement le nez de l'animal juste au-dessus des naseaux.

— Tenez cette corde de toutes vos forces, dit-il à don Rafaël.

Puis le muletier dégaîna un couteau affilé, dont il enfonça la lame dans la cloison transparente de l'intérieur des naseaux du cheval.

Le sang jaillit; l'animal, malgré les

efforts de son maître pour le maintenir, se cabra, enlevant avec lui le couteau resté dans la plaie, et retomba sur ses pieds. A peine ses sabots de devant touchèrent-ils la terre, que le muletier, saisisant la pointe sanglante du couteau, le tira violemment par la lame, entraînant le manche après elle. L'air sembla s'engouffrer dans les naseaux du cheval par l'ouverture béante qui venait d'y être faite.

— Maintenant, dit-il, votre cheval pourra du moins courir tant que ses jarrets ne trahiront pas son ardeur; si vous pouvez être sauvé, vous le serez.

— Votre nom? s'écria don Rafaël en

tendant la main au muletier, votre nom pour que je ne l'oublie jamais !

— Valerio Trujano, un pauvre *arriero* qui a bien du mal à faire honneur à ses affaires, mais qui s'en console en accomplissant son devoir et s'en rapportant à Dieu pour le reste. Mon devoir était de ne pas vous laisser périr ici faute d'un conseil ou d'un secours, ajouta-t-il simplement. A présent, que la volonté du Très-Haut soit bénie, notre vie est entre ses mains ; prions-le toutefois qu'il écarte loin de ses serviteurs le plus terrible danger qu'ils aient jamais couru.

En disant ces derniers mots avec une effrayante solennité, Trujano s'agenouilla sur le sable, ôta son chapeau,

qui laissa voir une forêt de cheveux noirs énergiquement bouclés ; puis, levant les yeux vers le ciel et d'une voix dont les mâles accents retentirent jusqu'au fond du cœur de l'officier, il prononça les paroles suivantes :

De profundis clamavi ad te, Domine! Domine, exaudi vocem meam!

Quand il eut achevé le second verset du psaume funèbre, tandis que le dragon resserrait fortement la sangle de son cheval pour engager une course suprême, le muletier se jeta en selle : don Rafaël en fit autant, et, penchés sur la crinière de leurs chevaux, ils s'élancèrent ensemble le long de la savane. Le vent humide,

que renvoyaient les eaux débordées, sifflait dans leurs cheveux et, accompagné du son lugubre de la cloche, le bruit sinistre de la masse d'eau se rapprochait de minute en minute.

V

L'hacienda de las Palmas.

Quelques grands fleuves, tels que le *Rio Blanco* le *Playa Vicente*, le *Goazoalcos* et le *Papaboapan*, pour ne citer que les principaux d'un immense réseau fluvial, sillonnent l'État de Vera-Cruz à peu de

distance les uns des autres. En outre, les versants de la Sierra-Madre donnent naissance à une foule de cours d'eau qui rejoignent ou longent ces fleuves.

Libres comme les chevaux sauvages dans leurs savanes, ces fleuves et ces cours d'eau, qu'aucune digue ne contient sur le sol plat qu'ils arrosent, roulent sans obstacle leurs flots pressés et rapides; on sait avec quelle violence les eaux du ciel tombent, entre les tropiques, dans la *saison des pluies.* C'est l'hiver des pays d'Amérique situés sous ces latitudes. Il commence en juin et finit d'ordinaire en octobre. A cette époque de l'année, les eaux, grossies par les pluies torrentielles de chaque jour ou plutôt de chaque

nuit, trop abondantes désormais pour être contenues dans leurs lits, s'en échappent bientôt avec fureur et débordent de toutes parts. Franchissant l'espace avec la rapidité d'un cheval de course, comme si elles étaient poussées par le souffle d'un démon, elles engloutissent tout ce qui s'oppose à leur passage et portent partout l'épouvante et la désolation. Malheur aux êtres vivants qui n'ont pu fuir devant elles. Bientôt cependant, étendues dans un vaste terrain, leur fureur s'apaise, et, coulant paisiblement en tous sens, elles finissent par se réunir en une seule nappe d'eau. La portion inondée du pays n'est plus alors qu'un lac immense couvert de débris épars et de cadavres d'animaux de toute

espèce. Sa surface calme et tranquille présente désormais le spectacle le plus étrange : des villes prisonnières au milieu des eaux sur lesquelles elles dominent, des arbres à moitié noyés dont on ne voit plus que le feuillage, et des barques, pavoisées, bruyantes, tumultueuses, luttant ensemble de vitesse ou de luxe, et que conduisent, en chantant au son des mandolines et des harpes, de jeunes filles couronnées de fleurs. Heureuse insouciance de la jeunesse! après avoir répandu la terreur et la mort, l'inondation finit par n'être plus qu'un sujet de plaisir.

L'emplacement destiné à la construction de l'hacienda de las Palmas avait été choisi en prévision de ces inondations

annuelles; la plaine dans laquelle elle s'élevait n'avait pas d'un côté de limite bien distincte à l'œil, c'est-à-dire qu'elle s'étendait presque à perte de vue dans la direction de l'est à l'ouest et dans celle du sud ; mais, du côté du nord, elle était bornée par une chaîne de collines assez élevées. A leurs pieds, d'autres collines plus basses s'étageaient en pente insensible jusqu'au niveau du sol inférieur. En faisant disparaître les inégalités de terrain, on avait fait du sommet de ces collines un amphithéâtre plus long que large, dominé dans toute sa longueur par la chaîne au pied de laquelle il s'élevait, et dominant lui-même la plaine.

Adossée aux collines, dont ses ter-

rasses plates atteignaient presque la moitié de la hauteur et dont son clocher quadrangulaire dépassait la crête, l'hacienda de las Palmas était bâtie à l'une des extrémités de l'amphithéâtre ; à l'extrémité opposée, on avait construit de vastes écuries et des communs spacieux pour les *peones* ou travailleurs de l'hacienda, y compris les *vaqueros* (1) et les serviteurs spécialement attachés au service des maîtres. Une haute et forte muraille, appuyée de solides contre-forts de pierres de taille, joignait l'hacienda aux communs et bordait l'amphithéâtre tout le long de la plaine. Une porte épaisse et

(1) Nom que l'on donne au Mexique aux garçons de ferme chargés du soin des animaux.

massive, pratiquée au milieu de cette muraille d'enceinte, servait d'entrée, à laquelle on arrivait par un talus en pente douce garni de garde-fous de maçonnerie.

Dans cette position, l'hacienda de las Palmas, ainsi nommée à cause des massifs de palmiers dont la plaine à ses pieds était parsemée, se trouvait à l'abri des inondations et formait en outre une sorte de forteresse presque imprenable.

Nous avons besoin de retourner une fois de plus en arrière et de nous reporter encore, dans cette même journée, à l'heure qui précède le coucher du soleil, c'est-à-dire à celle où le dragon et l'étudiant se séparaient sur la route, et où le

nègre Clara se trouvait si fatalement transformé en chasseur de tigres, en compagnie de Costal l'Indien.

La cloche de l'hacienda sonnait l'*oracion* du soir, et à ces tintements de l'*Angelus*, qui donnaient le signal de la prière et marquaient la fin du travail de la journée, un mouvement inusité avait lieu dans la plaine et dans la cour du vaste bâtiment dont Mariano Silva était propriétaire.

Avec cette rigoureuse exactitude de gens qui ne veulent pas travailler une minute au-delà du temps prescrit, les *peones* indiens, au premier coup de cloche, venaient de laisser retomber, comme si une paralysie subite avait frappé leurs

bras, l'un sa pioche levée, l'autre l'aiguillon allongé pour piquer ses bœufs, qui, eux-mêmes, formés aux habitudes de leurs conducteurs, s'arrêtaient tout à coup, laissant le soc frémissant dans le sillon inachevé.

Les *vaqueros* regagnaient au galop leurs écuries et leur gite de la nuit, et dessellaient leurs chevaux fumants; les travailleurs rentraient de toutes parts, la campagne se vidait, les communs et les écuries se remplissaient, tandis que les ménagères étendaient sur les plaques chaudes du *comal* les *tortillas* ou galettes de maïs, destinées à remplacer le pain et préparaient le repas du soir, et les *vaqueros*, les *peones* et les ménagères, en même temps

qu'ils achevaient ou commençaient leurs travaux, murmuraient tous au son de la cloche les oraisons de l'*Angelus*.

Le soleil brillait encore cependant, et les derniers rayons dont il incendiait la plaine dardaient leurs clartés dorées à travers les épais barreaux et les losanges du treillis vert d'une fenêtre située au premier étage de l'hacienda. Un voyageur venant du côté de l'ouest eût pu, du milieu de la plaine et du haut de sa selle, voir les plis d'un rideau blanc frémir derrière les barreaux et le treillis.

Mais la plaine était déserte, ou du moins, à l'exception des *peones* attardés, nul voyageur ne s'y laissait distinguer au

milieu du brouillard lumineux qui l'enveloppait.

Ce ne fut que quelques minutes plus tard, au moment où le soleil, en s'abaissant graduellement, cessa d'éclairer les barreaux, que le rideau blanc s'écarta et laissa pénétrer un flot de lumière dans la chambre éclairée par cette fenêtre presque grillagée à l'orientale. Toutefois, quelque élevée qu'eût été la selle du voyageur venant de l'ouest, il n'aurait pu voir le tableau que présentait l'intérieur de la chambre dont il s'agit.

Trois femmes s'y trouvaient en ce moment. Deux d'entre elles, deux sœurs, à en juger par leur air de famille plutôt que par leur ressemblance proprement

dite. C'étaient les filles de don Mariano; la troisième n'était que la femme chargée de les servir.

On peut condamner en Europe l'indolence des créoles des pays chauds de l'Amérique, mais celui qui les a vues, celui qui ne rêve pas la *réhabilitation* politique de la femme, qui pense que la femme est faite par Dieu pour délasser l'homme de ses travaux et non pour les partager, que le repos, le calme, l'ombre et un certain *sensualisme*, ne font qu'ajouter à sa beauté, parce qu'ils s'harmonient avec sa nature, celui-là, dis-je, ne saurait faire un crime aux créoles américaines de ne songer, de ne s'occuper qu'à être belles.

Les deux filles de don Mariano Silva

offraient en ce moment, mais à un degré différent, un exemple de cette sensuelle indolence qui semblerait empruntée aux harems de l'Orient sans la chasteté qui la rehausse et la purifie.

L'une d'elles, les jambes croisées à la mode orientale, était assise sur une natte de Chine; de longs cheveux noirs, naguères façonnés en tresses, dont ils gardaient encore les grosses ondes, tombaient négligemment et formaient comme un voile qui la couvrait presque tout entière. La jeune fille semblait les livrer machinalement aux mains de sa femme de chambre.

Qui pourrait dire les soins journaliers que donne une créole espagnole à cette

chevelure que le fer des ciseaux n'a jamais touchée, et que sa première enfance transmet intacte à sa jeunesse? Cependant, la tête pensivement inclinée, la jeune vierge songeait peu sans doute alors à ces cheveux dont les flots s'épandaient sur la natte, et que la brosse éparpillait ou que la main réunissait en gerbes, livrant à l'œil et cachant tour à tour les lignes onduleuses de son cou, les blancs contours de ses épaules, et une oreille semblable à l'une de ces conques rosées que la mer jette sur les rivages de Tehuantépec.

Le doux visage qu'entouraient de chaque côté les gerbes noires et ruisselantes de cette chevelure réunissait les traits

distinctifs de la beauté créole sans les défauts qui parfois la déparent, et son expression fière et calme à la fois dénotait l'enthousiasme ardent que cachent presque toujours ces dehors d'indolente sérénité.

La finesse élégante de la race espagnole se trahissait aussi dans des mains blanches d'un modèle presque idéal, et dans un pied mignon dont les femmes, au Mexique et dans l'Amérique du Sud, semblent avoir le privilége exclusif, à quelque classe qu'elles appartiennent. Un léger soulier de satin couvrait ce charmant pied nu.

Cette jeune fille était dona Gertrudis, l'aînée des deux sœurs. Quoique Maria-

nita, sa sœur cadette ne lui cédât en rien, sa beauté était d'un genre différent : pétulante et rieuse, son œil vif et brillant contrastait avec l'œil humide et calme de sa sœur aînée, et les impressions devaient glisser avec autant de facilité sur cette surface mobile, qu'elles devaient pénétrer profondément à travers la surface plus rigide de dona Gertrudis. Il en devait être de la dernière comme des volcans de son pays, que cache toujours un manteau de neige.

Enfin, quoique l'aînée n'eût que dix-sept ans, et que la cadette n'en comptât que seize à peine, toutes deux avaient acquis ce développement de la beauté à laquelle le temps ne peut plus qu'enlever

du charme en altérant l'harmonie des formes.

Au moment où la chevelure de Gertrudis était livrée par elle aux soins de la femme qui en lissait les ondes, Marianita arrangeait en gracieux contours, sur son bas de soie, les rubans de satin attachés au soulier qui renfermait son joli petit pied.

Les événements politiques étaient venus éclater au milieu de cette famille comme parmi tant d'autres, et cependant avec plus de chances d'y faire éclore des dissentiments d'opinions; car, au moment où commence ce récit, un mariage était projeté entre un jeune Espagnol, des environs et doña Marianita.

Avant la révolution mexicaine, le vœu le plus ardent d'une jeune créole était d'épouser quelque nouveau venu de la mère patrie, et cependant Gertrudis avait refusé cet honneur. Repoussé par elle, le prétendant espagnol s'était rejeté du côté de Marianita, qui avait été fière de l'accepter. Pourquoi maintenant Gertrudis avait-elle ainsi fait exception à la règle générale? La suite de ce récit le dira.

Disons, en attendant, que c'était en vue de l'arrivée de deux hôtes, attendus dans le courant de la soirée, que ces préparatifs de toilette avaient lieu à cette heure. De ces deux hôtes, l'un était le fiancé espagnol, le second était le capi-

taine des dragons de la reine, don Rafaël Tres Villas. Le premier n'avait à franchir à cheval que deux lieues à peine, et d'un moment à l'autre il pouvait arriver; l'autre achevait d'en parcourir plus de deux cents, et, quoiqu'il eût positivement annoncé sa venue pour ce jour-là, il était raisonnable de supposer que, sur tant de journées de route, un incident quelconque avait déjoué ses calculs et retardé son arrivée d'un jour. Était-ce par ce motif que Gertudris n'avait pas commencé sa toilette quand Marianita terminait la sienne? Don Rafaël était-il le seul homme aux yeux duquel Gertrudis voulût paraître belle? On le dira tout à l'heure aussi.

Parmi les soins quotidiens donnés par les créoles à leur abondante chevelure, un des principaux est d'en éparpiller sur leurs épaules les tresses dénattées, afin que l'air vivifiant puisse circuler parmi cette gerbe épaisse trop longtemps captivée par le peigne. Quand la femme chargée de cette tâche de chaque jour l'eut accomplie, elle sortit de la chambre, et les deux sœurs restèrent seules.

Il est certains sujets de conversation que les jeunes filles de tous pays n'aiment à traiter qu'entre elles et dans le sanctuaire intérieur.

A peine la suivante fut-elle partie, que Marianita, qui achevait de glisser entre ses tresses noires et la conque d'écaille

de son peigne des fleurs de grenadiers d'un poupre éclatant, s'élança vers la fenêtre.

Ses yeux interrogèrent l'horizon de la plaine. Pendant ce temps, sa sœur s'était assise sur un fauteuil de cuir, et, rejetant sur chaque épaule, de sa main et d'un mouvement brusque de sa tête, le voile épars de ses cheveux, elle resta immobile et rêveuse.

J'ai beau regarder de tous mes yeux, la plaine est déserte! s'écria Marianita, et je ne puis pas plus voir de don Fernando que de don Rafaël. Ma pauvre Gertrudis, j'ai bien peur d'avoir fait d'inutiles frais pour ma toilette, dans une demi-heure le soleil sera couché.

— Don Fernand viendra, dit Gertrudis d'une voix douce et calme.

— On voit bien à ton accent tranquille que tu n'attends pas ton *novio* (1) comme moi, et pourquoi ne dirais-je pas que c'est avec une impatience nerveuse qui me fait désespérer de le voir arriver? Tu ne connais pas cela, toi, Gertrudis!

— A ta place, j'éprouverais plus de tristesse que d'impatience.

— De tristesse! Oh non! et si don Fernando ne vient pas ce soir, ce sera lui qui y perdra le plaisir de me voir avec cette robe blanche qu'il aime tant et ces fleurs de grenadier dans mes cheveux, que je n'y ai mises que pour lui plaire,

(1) Prétendu.

car, pour mon goût, j'y préfère les fleurs blanches de marjolaine ; mais j'ai ouï dire que la femme ne doit vivre que de sacrifices.

En disant ces mots, Marianita fit claquer ses doigts comme des castagnettes, sans la moindre apparence de mélancolie, et, au contraire, avec la satisfaction d'une conscience tranquille.

Gertrudis ne répondit rien, mais elle étouffa un soupir, tandis que la brise plus fraîche du soir faisait frissonner les grandes ondes de sa chevelure, et que son petit pied nu balançait son soulier de satin noir.

— C'est fort ennuyeux, cette vie de la campagne, reprit Marianita; la jour-

née, il est vrai, n'est pas trop longue pour se peigner, pour faire la sieste; à peine même en a-t-on le temps. Mais le soir, prêter seules l'oreille à la brise de nuit, se promener seules dans les jardins, c'est triste, bien triste, au lieu de chanter et de danser en *tertulia* (1). Nous sommes ici comme les princesses captives de ce roman de chevalerie que j'ai commencé l'année dernière et que je n'ai pas fini... Ah! j'aperçois là-bas à l'horizon un petit nuage de poussière... Enfin, voici un cavalier!... *Que dicha!*

— Un cavalier! s'écria Gertrudis avec vivacité, qu'elle est la couleur de son cheval?

(1) Soirée.

— Son cheval est une mule. Hélas! ce n'est pas un chevalier errant. Je crois avoir entendu dire qu'il n'y en a plus.

Gertrudis soupira de nouveau.

— Je le distingue à présent, c'est un prêtre, poursuivit Marianita. Cela vaut mieux que rien, surtout s'il chante et joue aussi bien de la *vihuela* (1) que le dernier qui a passé deux jours à l'hacienda. Il arrive au galop de sa mule, c'est bon signe ; mais non, il a la physionomie triste et sévère. Ah ! il m'a vue, car il fait un geste de la main. J'irai la lui baiser tout à l'heure... j'ai le temps !

En disant ces mots, la jeune et belle créole, à qui son éducation prescrivait

(1) Mandoline.

de baiser la main du premier prêtre venu, fronça d'un air boudeur ses deux lèvres fraîches et vermeilles comme la fleur du grenadier.

— Mais viens donc le voir, Gertrudis, il se présente à la porte de l'hacienda, reprit-elle.

— J'ai le temps, comme tu le dis, Marianita; mais dis-moi, ne vois-tu plus d'autres cavaliers? Don Fernando?... dit Gertrudis comme pour se tromper elle-même en trompant sa sœur.

— Ah! oui, don Fernando... transformé par quelque enchantement en un *mozo de mulas* (1) qui repouse sa *recua* (2)

(1) Garçon de mules.

(2) Troupeau de mules de charge.

comme s'il disputait le prix d'une course... C'est tout ce que je vois. Allons, il vient ici comme le prêtre. Mais qu'ont donc ces gens à galopper si étrangement? On dirait qu'un vertige les pousse.

Le bruit des portes de l'hacienda qui s'ouvraient et le tumulte qui montait de la cour jusqu'aux jeunes filles prouvaient que, non-seulement le prêtre, mais encore le garçon muletier avec ses mules, contre tout usage, recevaient l'hospitalité de don Mariano Silva.

Le lecteur sait, ce qu'ignoraient les deux sœurs, tout le danger qui menaçait les voyageurs dans la plaine.

En même temps, un mouvement plus bruyant encore ne tarda pas à avoir lieu

dans l'hacienda. Les escaliers retentissaient du bruit des pas des serviteurs, qui allaient et venaient précipitamment et que les deux sœurs entendirent bientôt résonner sur les terrasses au-dessus de leur chambre.

— Jésus Maria ! qu'est ceci ? s'écria Marianita en faisant un signe de croix ; l'hacienda va-t-elle avoir un siége à soutenir ? Les brigands insurgés dans l'ouest vont-ils venir nous attaquer ?

— Pourquoi appeler brigands des hommes qui combattent pour être libres et dont les prêtres sont les chefs ? repartit Gertrudis de sa voix harmonieuse et calme.

— Pourquoi ? Parce que ce sont les

ennemis des Espagnols, que le sang de nos veines est le leur, parce qu'enfin j'aime un Espagnol ! s'écria Marianita, à qui ce mot aimer avait rendu la fougue impétueuse de son sang créole.

— Tu crois l'aimer, Marianita, reprit doucement Gertrudis ; dans mes idées, l'amour présente des symptômes que je ne retrouve pas en toi.

— Et quand cela serait, qu'importe ? s'il m'aime lui ! ne suis-je pas le bien qui va lui appartenir ? Dois-je penser autrement que lui ? ajouta la jeune fille obéissant à cette voix de dévoûment passionné que les femmes de son pays prodiguent à qui les aime, et qui n'a plus de bornes quand elles aiment elles-mêmes.

Les vibrations subites et précipitées de la cloche de l'hacienda sonnant l'alarme firent tressaillir les deux sœurs et mirent fin à cette conversation, qui menaçait de jeter entre elles deux ces germes funestes de dissension que les guerres civiles engendrent et qui brisent les liens les plus étroits du sang et de l'amitié.

Comme Marianita se disposait à sortir pour s'enquérir de la cause de tout ce tumulte, la femme de chambre ouvrit la porte, et, sans attendre qu'on l'interrogeât :

— Ave Maria, *senoritas!* s'écria-t-elle, l'inondation arrive, un vaquero vient d'annoncer que les eaux ne sont plus qu'à trois ou quatre lieues d'ici.

— L'inondation! s'écrièrent les deux sœurs, Marianita en se signant de nouveau et Gertrude en faisant de ses cheveux épars une torsade, que sa main tremblante essayait vainement de fixer à sa tête et dans laquelle les dents du peigne refusaient de mordre.

— Jésus! senorita, dit la femme de chambre en s'adressant à la dernière, on dirait que vous voulez vous élancer dans la plaine au secours...

— Don Rafaël! ayez pitié de lui, mon Dieu! s'écria Gertrudis éperdue.

— Don Fernando! s'écria de son côté Marianita en frissonnant.

— La plaine ne va plus être qu'un vaste lac, cria la suivante, malheur à ceux

que l'inondation va surprendre! Mais vous pouvez être tranquille, dona Marianita, le vaquero qui apporte la fatale nouvelle est envoyé par don Fernando pour annoncer à notre maître, don Mariano, qu'il ne viendra que demain dans son canot.

En achevant ces mots, la suivante sortit.

— En *canot !* s'écria Marianita, passant avec une égale rapidité de l'angoisse à la joie. C'est vrai, au fait, Gertrudis, nous voguerons en canot sur la plaine et nous nous couronnerons de fleurs dans notre barque pavoisée.

Mais Marianita se reprocha tout aussi vite cet accès d'égoïsme frivole à l'aspect

de sa sœur, qui, enveloppée de sa longue chevelure qu'elle ne prenait plus souci d'empêcher de flotter, s'était agenouillée comme la Vierge aux sept douleurs, et priait aux pieds d'une image de madone pour le salut de don Rafaël.

Marianita comprit ce qu'elle n'avait pas compris jusqu'alors, c'est que la femme ne prie avec tant de ferveur que pour l'homme qu'elle aime. Elle s'agenouilla près de sa sœur et mêla ses prières aux siennes, tandis que les tintements lugubres de la cloche continuaient à jeter leur sinistre avertissement aux quatre points de l'horizon.

— Oh ! ma pauvre Gertrudis ! s'écria Marianita en pressant sa sœur dans ses

bras et l'embrassant tendrement ; puis, se servant de sa chevelure pour effacer ses larmes : — Pardonne-moi de n'avoir pas deviné que, pendant que mon cœur se réjouissait, le tien se brisait. Don Rafaël, tu l'aimes donc?

— S'il meurt, je mourrai ! voilà tout ce que je sais, repartit Gertrudis.

— Dieu le protégera, sois tranquille ; peut-être lui enverra-t-il un de ses messagers pour le sauver ! s'écria Marianita dans l'élan de sa foi naïve.

Marianita mêla quelque temps encore ses consolations aux sanglots de sa sœur, ses prières aux siennes, et, comme l'obscurité allait bientôt venir :

— Mets-toi à la fenêtre pendant que

je prierai encore ! s'écria Gertrudis ; interroge la plaine, car les larmes troublent ma vue.

Marianita obéit, et Gertrudis s'agenouilla de nouveau sous l'image sainte.

Mais la brume dorée de la plaine se ternissait en un violet pâle, et aucun cavalier n'apparaissait à l'horizon désert.

— Le cheval qu'il monte doit être son bai brun ! s'écria Gertrudis en interrompant ses prières ferventes. Don Rafaël sait combien j'aimais ce noble cheval, son cheval de bataille dans les guerres indiennes. C'est celui qu'il aura voulu monter pour venir vers moi, car il sait que bien souvent j'ai détaché les fleurs de mes cheveux pour les suspendre à son

frontail. Oh! sainte Vierge! oh! Jésus, mon doux maître! don Rafaël, mon beau chevalier! qui te ramènera vers moi? continuait la jeune fille en faisant succéder les élans de sa passion aux élans de sa prière.

La plaine s'assombrissait toujours, Gertudis priait encore; puis, bientôt la lune laissait tomber du haut du ciel ses pâles et sereines clartés sans qu'un être vivant vînt dessiner son ombre à côté de l'ombre des palmiers projetée seule sur le terrain blanchi.

— Il aura été prévenu à temps, il ne se sera pas mis en route, dit Marianita.

— Tu te trompes, tu te trompes, répondit Gertrudis en tordant ses mains

crispées par l'angoisse. Je le connais, je juge son cœur d'après le mien ; un jour de plus lui aura paru trop long, et il aura bravé le danger pour me voir quelques heures plus tôt.

Le lecteur sait si le cœur de la jeune créole l'avertissait faussement.

Tout à coup, pendant que la cloche continuait à vibrer avec force, les grondements lointains qu'allait bientôt entendre don Rafaël lui-même se mêlèrent à la voix lugubre du bronze. Et, tout à coup aussi, pendant ce sinistre dialogue entre les vibrations frémissantes de la cloche d'alarme et le murmure sourd des eaux déchaînées, une lueur rougeâtre,

faible d'abord, disputa le terrain de la plaine à la blanche clarté de la lune.

Bientôt après cette clarté sembla pâlir, des pétillements semblables à ceux du sarment qui s'enflamme se firent entendre à l'oreille attentive des deux sœurs, et la lueur rouge régna seule en maîtresse sur la surface de la plaine en jetant ses reflets de feu jusqu'aux cimes des palmiers.

Sur la crête des collines voisines de l'hacienda et sur les terrasses, de larges foyers venaient d'être allumés par ordre de don Mariano, comme un phare qui devait guider les voyageurs errants dans la plaine jusqu'au port de salut de son hospitalière demeure.

L'œil et l'oreille étaient avertis à la fois

pour apprendre le danger et pour aider à le fuir. Des ombres gigantesques, celles des hommes chargés d'entretenir les foyers, se projetaient au loin sur la plaine, et ces silhouettes immenses, les clartés empourprées dans lesquelles elles nageaient, le grondement des eaux, qui semblaient vouloir étouffer les cris d'appel de la cloche, frappaient l'esprit des deux jeunes filles d'une terreur plus profonde.

De longues minutes s'écoulèrent ainsi, et la lune continuait de monter lentement dans le ciel, et le murmure lointain, le bruit sourd, devenait plus aigu en se rapprochant, puis devint bientôt égal à celui du tonnerre. Encore quelques instants,

et l'eau des fleuves débordés allait écumer au pied de l'amphithéâtre de l'hacienda. Gertrudis interrompit ses prières.

— Oh! Marianita, dit-elle, puisses-tu ne rien voir maintenant! car les eaux s'approchent et gagent de minute en minute.

Marianita ne répondit rien, mais ses regards erraient toujours à l'horizon, essayant d'en percer les lointaines ténèbres à la limite où expirait la clarté des feux.

Un cri s'échappa de sa bouche.

— Oh! malheur! malheur! s'écria-t-elle, j'aperçois deux cavaliers! Sainte Vierge! faites que ce ne soit que des ombres! Mais non... les ombres deviennent plus distinctes... Mère de Dieu! ce sont

bien deux cavaliers... ils volent comme le vent... mais, si vite qu'ils aillent, ils arriveront trop tard !

Une clameur de détresse partit des terrasses de l'hacienda, sur lesquelles maîtres et serviteurs s'étaient groupés. C'était en effet un émouvant spectacle que celui de la lutte désespérée de deux hommes contre la masse effrayante des eaux, dont ils voyaient dans l'éloignement les vagues s'avancer et dont ils distinguaient déjà les panaches d'écume empourprée par la lueur des brasiers.

D'autres, pendant ce temps, à cheval sur le chaperon du mur d'enceinte, s'étaient munis de longues cordes pour les jeter au besoin aux naufragés en détresse,

Mais les deux sœurs, de la fenêtre de leur chambre, ne pouvaient voir ces apprêts de sauvetage.

Marianita, frémissant de cette avide curiosité qui nous pousse souvent malgré nous, et les femmes surtout, à contempler un déchirant spectacle, se collait avec une sorte de voluptueuse terreur aux grillages de la fenêtre.

— Viens, Gertrudis, lui cria-t-elle sans détourner les yeux, malgré les palpitations de son cœur, viens les voir ; si l'un d'eux est ce don Rafaël que je ne connais pas, tes yeux le distingueront et ta voix l'encouragera.

— Oh ! non, non, je ne saurais, répondit la jeune fille, dont le front incliné

balayait humblement le sol aux pieds de la madone... je ne saurais voir sans m'évanouir cet affreux spectacle, et qui prierait alors pour mon Rafaël? C'est lui, mon cœur ne me le dit que trop?

— Ces deux cavaliers montent des chevaux noirs comme la nuit, reprit Marianita; l'un deux est ferme en selle comme un centaure, mais il est petit... ah! son costume est celui d'un muletier; tu vois que celui-là n'est pas don Rafaël.

— L'autre! distingues-tu l'autre? dit Gertrudis, d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine.

Marianita garda le silence une minute.

— L'autre, répondit-elle, a la tête de plus que le premier, il est penché sur

l'encolure de son cheval ; je ne vois pas ses traits. Ah! il relève la tête, il est aussi ferme que le premier sur sa selle. Il a la figure fière, d'épaisses moustaches, et d'ici son œil semble étinceler sous le galon d'or de son chapeau. Le péril ne l'intimide pas ! Ah ! c'est un noble et beau cavalier !

— C'est lui ! dit Gertrudis avec un cri perçant qui domina le grondement des eaux.

Elle se leva vivement, obéissant à une impulsion irrésistible, comme pour s'élancer vers la fenêtre et voir encore une fois celui qui allait mourir, mais ses forces trahirent sa volonté : elle ne put que re-

tomber à genoux dans sa suppliante attitude.

— Jésus! reprit Marianita glacée par l'épouvante, encore un bond de leurs chevaux et les voilà sauvés! Ah! il n'est plus temps! ajouta-t-elle avec angoisse; voici les eaux! Vierge du paradis! qu'elles sont effrayantes avec leur crête d'écume rouge et leurs rugissements! Les voilà qui battent la muraille! Mère de Dieu! protégez ces deux hommes intrépides! Ils se tiennent la main... ils enfoncent l'éperon dans le flanc de leurs chevaux... ils regardent la mort en face... ils fondent sur les eaux le front haut, comme des chevaliers qui chargent l'ennemi... Entends-tu, Gertrudis? l'un deux, le plus

petit, chante un cantique comme les premiers chrétiens devant les lions du cirque romain.

Les deux sœurs entendirent en effet une voix mâle qui couvrit le tumulte des eaux en chantant :

— *In manus tuas, Domine, commendo animam meam.*

— Je ne les vois plus, reprit Marianita haletante, les flots ont couvert les chevaux et les cavaliers.

Il y eut un moment de silence effrayant dans la chambre, que les eaux emplissaient de leurs mugissements.

Toujours agenouillée, mais sans force pour continuer son ardente prière, Gertrudis était affaissée sous le flot de ses

cheveux épars. La pauvre fille ne releva la tête qu'à la voix de Marianita qui reprenait :

— Ah ! je les vois encore, les voici qui reparaissent. Jésus Dieu ! il n'y en a plus qu'un en selle, c'est le plus grand. Dieu du ciel ! quel bras vigoureux vous lui avez donné ! Il se penche sur ses arçons, il tient le plus petit par ses vêtements... il l'enlève comme un enfant... il le jette en travers sur son cheval... Quel souffle étrange s'échappe des naseaux de l'animal ! mais il semble aussi vigoureux que son maître... le double poids qu'il porte ne l'empêche pas de fendre les eaux... Gertrudis ! Gertrudis ! les eaux vont être vaincues par cet homme, elles qui déra-

cinent les arbres des forêts... Vierge sainte ! laisserez-vous périr ce fort et courageux cavalier ?

— Oh! oui, lui seul pourrait accomplir ce prodige de vigueur et de courage ! s'écria Gertrudis en retrouvant des forces dans un élan d'orgueil passionné que lui inspiraient les paroles enthousiastes de sa jeune sœur. Son cœur se brisa de nouveau quand celle-ci continua d'une voix d'angoisse :

—Malheur ! malheur ! un arbre énorme s'avance contre eux en tournoyant, il va frapper le cheval et les cavaliers...

— Archange qui portes son nom, protége-le ! dit Gertrudis. Vierge Marie, apaise

la colère des eaux, et je donne ma chevelure pour sa vie!

C'était la plus précieuse offrande dont elle pût disposer, et elle n'hésitait pas à faire le sacrifice qu'elle croyait le plus propre à désarmer le courroux du ciel.

Comme si ce vœu venait d'y être enregistré, Marianita, qui ne l'avait pas entendu sans frémir, poursuivit après une courte pause :

— Béni soit Dieu! Gertrudis, béni soit-il celui qui sait convertir un instrument de perdition en un instrument de salut! Dix *lazzos* viennent d'enlacer à la fois les racines et les branchages de l'arbre, la fureur des eaux ne peut plus rien sur lui, il est comme un radeau flottant. Le beau

cavalier pourrait s'élancer sur son tronc, mais il ne veut abandonner ni le noble animal dont la vigueur l'a sauvé, ni l'homme qu'il tient dans ses bras. Le torrent gronde autour de lui, ses flots couvrent sa tête... il ne lâche pas prise...

— Achève, Marianita, ou je meurs! murmura Gertrudis.

— Un brouillard est sur mes yeux, reprit celle-ci, les eaux semblent rouler des flots de feu... Sois fière de celui que tu aimes, Gertrudis, le noble cavalier n'a plus rien à craindre... écoute ces cris de triomphe! Tous sont sauvés, les cavaliers et le cheval qu'ils montent.

Une acclamation de joie dont retentit l'hacienda fit explosion à la fois sur les

terrasses et le long du mur d'enceinte et vint confirmer les paroles de Marianita.

Les deux sœurs se tinrent un moment embrassées, puis Marianita, rassemblant dans sa main un soyeux faisceau des longs cheveux de Gertrudis et le pressant tendrement contre ses lèvres :

— Oh ! dit-elle en poussant un soupir de regret, tes pauvres beaux cheveux qui valaient un royaume !

— Ne vois-tu pas, reprit Gertrudis avec un radieux sourire, que c'est lui du moins qui les coupera sur ma tête ?

VI

Don Quichotte et Sancho Pança.

A un quart de lieue environ de la cascade dont il a été question, s'élevait, comme on en rencontre souvent au Mexique, une petite colline dont le sommet, soit par un jeu de la nature, soit plus probablement

par la main de l'homme, avait été aplati et nivelé.

Les antiquaires de la province prétendaient que le *cerro de la Mesa* (1) n'était qu'un piédestal sur lequel on avait érigé jadis un temple à quelque divinité zapotèque.

C'était pour cette raison sans doute que Costal, fidèle au souvenir comme au culte de ses pères, tout chrétien qu'il était, avait fait de cet endroit élevé l'un de ses rendez-vous de chasse.

Il s'y était construit une hutte à la façon du pays, c'est-à-dire dont les murs n'étaient qu'une double claie de bambous

(1) La colline de la table.

dont l'intérieur était garni de terre glaise. Le toit, assez incliné pour faciliter l'écoulement des eaux pluviales, était couvert de ces larges écopes dont se compose le tronc du bananier, disposées en rigoles, à l'instar des tuiles romaines.

Dans ses chasses incessantes aux jaguars, car ils sont si nombreux dans la province de Oajaca, que chaque *hacendero* entretient un ou deux *tigreros* pour les détruire et protéger ses jeunes bestiaux errants dans les savanes ; dans ses chasses, disons-nous, l'Indien passait souvent de longues heures au milieu de cette solitude.

Costal descendait en ligne directe, ainsi qu'il l'avait dit à Clara, des anciens caci-

ques de Téhuantepec, et le sujet de ses méditations était toujours la grandeur éclipsée de son antique et puissante famille. Profondément indifférent aux querelles politiques des blancs, s'il avait accueilli avec enthousiasme la nouvelle de l'insurrection d'Hidalgo, ce n'était que pour en profiter personnellement et essayer, avec l'or dont il rêvait si follement la découverte, de faire revivre en sa personne et le titre de cacique et la domination qu'avaient exercée ses ancêtres. Les croyances païennes dans lesquelles il avait été nourri, les solitudes dans lesquelles il avait constamment vécu en exerçant son métier, la pratique et la vue de l'immense océan, dont il avait exploré les profon-

deurs quand il était plongeur, avaient contribué à donner, à un caractère déjà bizarre, une exaltation superstitieuse qui touchait à la manie.

Le visionnaire indien avait fini par prendre un tel ascendant sur le nègre Clara, que le Don Quichotte zapotèque, différant en cela du gentilhomme *manchego*, eût fait aussi facilement prendre à son noir écuyer des moulins à vent pour des géants, qu'un capitaine de dragons de la reine pour la sirène aux cheveux tordus.

C'est au sommet du *cerro de la Mesa*, ou de la Table, que nous retrouvons les deux aventuriers, une heure environ après le départ de don Rafaël Tres Villas.

Ils achevaient de transporter sans trop

de peine la légère pirogue de Costal sur la plate-forme de la colline et de la déposer, la quille en haut, le long des parois de la hutte dont nous venons de parler.

— Ouf! dit le noir en s'asseyant sur l'embarcation, je crois que nous avons bien gagné un instant de repos. Qu'en pensez-vous, Costal?

— N'avez-vous pas longtemps parcouru la province de Valladolid? demanda l'Indien sans faire de réponse à la question oiseuse du nègre.

— Sans doute, et celle d'Acapulco aussi, et je les connais toutes deux et bien d'autres, depuis le moindre sentier jusqu'à la plus fréquentée des routes royales, pour les avoir parcourues en qualité de

mozo de mulas, avec mon maître don Valerio Trujano, que je n'ai quitté que pour devenir propriétaire dans la province de Oajaca, ajouta-t-il en appuyant avec une certaine fatuité sur ce mot de propriétaire.

Clara faisait allusion à un *jacal* (1) en bambous, qu'il avait bâti sur quelques pieds de terrain concédés par le propriétaire de l'hacienda de las Palmas, auquel il se louait pour les récoltes de la cochenille, ce qui explique l'état d'indépendance oisive dont il jouissait une partie de l'année.

— Pourquoi me faites-vous ces questions? reprit-il.

(1) Nom que les Indiens mexicains donnent à leurs huttes.

— Parce qu'il ne me convient pas plus qu'à vous d'aller nous enrôler comme soldats dans l'armée du prêtre Hidalgo. Le descendant des caciques de Téhuantepec peut bien servir, en qualité de chasseur de tigres, un propriétaire de son pays; mais il ne consentirait jamais à porter l'uniforme.

— C'est cependant bien beau d'avoir des pompons rouges, des habits verts et des pantalons jaunes comme le plus beau *juacamayo* (1) de ces bois. Je doute, du reste, que le seigneur curé généralissime et capitaine d'Amérique, Hidalgo, ait assez d'uniformes à sa disposition pour vous chercher querelle à ce sujet. Mais, à moins

(1) Perroquet.

de nous enrôler comme capitaines, je ne vois pas trop si nous ne sommes pas soldats...

— Ce que nous ferons? interrompit Costal; nous nous présenterons comme guides, batteurs d'estrade, puisque vous connaissez par cœur une partie du royaume. De cette façon, nous irons et viendrons à notre guise, en quête de la déesse des eaux.

— La déesse des eaux est donc partout?

— Sans doute; elle peut apparaître à ses fidèles serviteurs partout où elle trouve une flaque d'eau pour se mirer, une rivière ou une cascade pour se baigner, ou la mer pour y chercher les perles qui ornent sa longue chevelure.

— Ne l'avez-vous jamais vue, quand vous faisiez la pêche des perles, sur les bords du golfe de Téhuantepec ? demanda Clara en jetant un regard de côté sur la plaine éclairée par la lune, tandis que le sourd et lointain murmure de l'inondation ajoutait à cet aspect solennel.

Le nègre baissa involontairement la voix.

— Sans doute, répondit Costal ; plus d'une fois, la nuit, sur les rivages des placers de perles, j'ai vu la sirène tordre, au clair de la lune, ses longs cheveux en chantant, et parer son cou des perles que nous cherchions en vain. Plus d'une fois aussi, sans que ma chair tressaillît, sans que ma voix tremblât, je l'ai appelée pour

qu'elle me révélât les gisements des riches bancs de perles; mais on a beau ne pas sentir son cœur se troubler à son aspect, il faut être deux pour que la sirène au cheveux tordus vienne à vous.

— Cela se conçoit, dit Clara; son mari est jaloux et ne lui permet pas les tête-à-tête.

— A vrai dire, ami Clara, continua Costal sans féliciter le nègre de sa perspicacité, je n'espère guère réussir à la faire se montrer à nous avant que je n'aie atteint cinquante années révolues. Si j'explique bien des traditions un peu obscures que j'ai reçues de mes pères, jamais Tlaloc ni Matlacuezc ne se montreront pour révéler leurs secrets à l'homme qui

n'a pas vécu un demi-siècle. Le ciel a voulu que, depuis les caciques jusqu'à moi, aucun de mes ancêtres ne vécût au delà de quarante-neuf ans. Seul je les ai dépassés, et en moi seul, de tous les membres de ma famille, peut se vérifier la tradition conservée chez nous de père en fils, encore n'aurai-je pour cela qu'un jour : celui de la pleine lune qui suivra le solstice d'été de l'année où j'aurai complété mes cinquante ans. Cependant je veux toujours tenter la fortune en attendant, et faire aussi aux Espagnols la guerre la plus acharnée, tout en me réservant mon indépendance pour le grand jour du solstice d'été.

— Ah! s'écria le nègre, je m'explique

à présent pourquoi ce soir nous avons fait d'inutiles efforts pour voir la déesse; quand donc aurez-vous atteint la cinquantaine ?

— D'ici à vingt mois, répondit l'Indien, et, quoi qu'il en soit, il est convenu que nous partirons demain pour Valladolid; nous nous servirons de la pirogue pour retourner à l'hacienda et prendre congé de don Mariano, comme doivent le faire deux serviteurs respectueux.

— C'est convenu, mais nous oublions une chose essentielle.

— Laquelle ?

— Ce pauvre diable d'étudiant que l'inondation va surprendre et que cet officier a laissé près des *Tamarindos*.

— Je ne l'avais pas oublié; nous irons le prendre, s'il vit encore, c'est-à-dire s'il a eu la présence d'esprit de monter sur un arbre pour se mettre à l'abri de l'inondation; nous le conduirons à l'hacienda, où nous le laisserons.

— Oui, s'il vit encore. Entendez-vous avec quelle fureur les eaux grondait là-bas ? Qui sait si l'officier lui-même aura eu le temps d'y échapper ?

— Le fait est, répondit Costal, qu'il aurait mieux fait de passer la nuit ici avec nous; mais il paraissait si pressé d'arrive à las Palmas ! Peut-être avait-il ses raisons pour cela ; aussi ne lui ai-je pas proposé de rester.

— Il est bon d'être en sûreté ici, dit le

noir, et si, à propos de cela, vous aviez, dans votre hutte, un morceau de *tasajo* oublié en quelque coin, je m'en accommoderais assez avec un verre d'eau.

— Soyez tranquille, j'ai là ce qu'il faut pour vous satisfaire.

La réponse de l'Indien mit fin à la conversation. Il entra dans la hutte, suivi de Clara.

Un feu clair de broussailles ne tarda pas à pétiller sur la pierre du foyer ; quand il ne resta plus que des braises, Costal y jeta quelques lambeaux de viandes séchées au soleil, et bientôt, au milieu du sentiment profond de la sécurité qu'ils goûtaient sur le sommet de la colline, les

deux associés se mirent à savourer leur frugal repas.

Après, ils s'étendirent sur le sol et se laissèrent bercer au bruit toujours plus rapproché de l'inondation.

Ils dormaient déjà, et le grondement qui précédait les eaux, quand elles envahirent la plaine de leurs fougueux tourbillons, n'eut pas le pouvoir de les arracher à leur sommeil. Cependant, Clara s'agitait de temps en temps en croyant entendre le rugissement des jaguars, qui l'avaient si fort effrayé, se mêler aux mugissements des eaux dont il avait une perception confuse.

S'il eût été éveillé, il eût vu, en effet, la sauvage famille des tigres raser en bon-

dissant le pied du *cerro de la Mesa.* Les quatre animaux rugirent en sentant que deux hommes en occupaient le sommet; mais, remplis d'une terreur profonde par les eaux qui les poursuivaient et auxquelles leur légèreté seule pouvait les faire échapper, ils passèrent outre et ne tardèrent pas à disparaître en précédant la masse liquide, dont la course égalait presque la rapidité de la leur.

Nous profiterons du sommeil de l'Indien et du nègre pour retourner un instant vers le pauvre étudiant don Cornelio Lantejas, après l'avoir si longtemps négligé, et clore ainsi les événements de cette journée, qu'a ouverte le récit de ses aventures.

Nous l'avons laissé dormant dans le hamac que sa bonne étoile lui avait fait rencontrer si à propos.

Tout à coup, il s'éveilla en sursaut, les membres glacés par une fraîcheur soudaine, et se vit suspendu dans son hamac au-dessus d'une mer en furie qui roulait des vagues énormes, à un demi-pied de distance de son corps. L'étudiant poussa un cri terrible, auquel répondirent, comme du sommet, les deux tamariniers, des grondements sourds et des sifflements aigus.

Cornelio promena un œil effrayé autour de lui et, aussi loin que ses regards purent atteindre, il ne vit qu'un lac immense aux vagues écumeuses. Dès-lors, tout lui fut expliqué : la fuite des habitants des

campagnes et ces canots suspendus aux arbres. Les bruits qu'il avait entendus n'avaient pour cause que l'approche d'une de ces inondations annuelles qui ont lieu, presque à jour, fixe dans la province de Oajaca, où il se trouvait, et qu'il aurait évitée dans la maison de son oncle sans la lenteur désespérante de son cheval de picador.

Qu'allait devenir le voyageur? à peine savait-il nager, et eût-il pu rivaliser avec l'un des pêcheurs de perles de Téhuantepec, que toute son habileté ne lui eût servi à rien au milieu d'un lac à perte de vue, au-dessus duquel surgissaient seules les cimes des tamariniers entre lesquels il était suspendu.

Sa situation, déjà effrayante, ne tarda pas à le devenir davantage.

Des yeux de feu que l'étudiant vit briller comme des vers luisants, ou, pour mieux dire, comme des charbons ardents, au milieu du feuillage des arbres, ne tardèrent pas à lui expliquer aussi la nature des grondements sourds qu'il venait d'entendre : quelques animaux féroces, des jaguars, sans doute, s'étaient réfugiés sur les tamariniers pour fuir l'inondation. Eux seuls pouvaient grimper ainsi au-dessus du sol. Nous ne ferons pas le récit de ses terreurs, pendant cette nuit terrible, où il se vit suspendu, au milieu d'un si effrayant voisinage, sur un océan qui pouvait grossir encore et l'emporter.

Nous dirons que le jour vint enfin et que toute une nichée de jaguars, mâle, femelle et petits, lui apparut à la cime des arbres dont il occupait le milieu, et que, non loin d'eux, de longs et hideux serpents effrayés s'enroulaient aux branches.

Au-dessous de lui s'épandait une mer houleuse, aux flots jaunis où tourbillonnaient des arbres déracinés, emportant avec eux des daims effarouchés, au-dessus desquels des oiseaux de proie planaient en poussant des cris perçants.

Partout un spectacle horrible de désolation et de mort ; à de fréquents intervalles, l'instinct féroce des jaguars affamés luttait contre leur frayeur à l'aspect d'une proie presque à leur portée, mais la ter-

reur l'emportait, et Lantejas les voyait refermer leurs yeux comme pour échapper à la tentation de le dévorer.

Puis les serpents, de leur côté, enroulaient et déroulaient sans cesse leurs corps visqueux au-dessus de lui, terrifiés par la présence de l'homme et des jaguars.

Plusieurs heures s'étaient bien longuement écoulées, pendant lesquelles le lac, sans cesser d'être gonflé, était devenu moins agité, lorsqu'il crut entendre sur la surface des eaux un bruit que cette fois il ne sut comment définir. C'était retentissant comme le son d'une trompette de guerre, ou grave comme le rugissement que faisaient parfois entendre les deux formidables voisins de l'étudiant.

A cette etrange mélodie, on a reconnu le son de la conque marine de Costal, qui, chemin faisant, évoquait encore, à tout hasard, la présence de la déesse des eaux.

Bientôt l'étudiant distingua dans le lointain, et dansant sur la houle, la petite embarcation montée par les deux associés. De temps à autre, l'Indien, accoutumé à cette dangereuse navigation, lâchait ses avirons pour emboucher l'instrument, dont Lantejas entendait l'inexplicable harmonie.

Absorbés par leur singulière préoccupation, ni Costal ni Clara n'avaient encore aperçu don Cornelio, tapi dans son hamac, où il n'osait faire un mouvement.

Cependant, le cri étouffé d'une voix humaine venait de frapper leurs oreilles.

— Avez-vous entendu, Costal? s'écria le noir.

— Oui, comme un cri; c'est sans doute le pauvre diable d'étudiant qui nous appelle. Mais où donc est-il? Je ne vois qu'un hamac suspendu entre ces deux tamariniers, là-bas... eh! il est dedans, parbleu!

Costal fit entendre un formidable éclat de rire, que l'étudiant accueillit comme une musique du ciel. On l'avait vu, sans doute, et il rendit à Dieu de ferventes actions de grâces.

Clara partagea l'hilarité de l'Indien

quand une musique d'un genre tout différent vint glacer le rire sur ses lèvres.

— Encore ! s'écria-t-il avec effroi, en entendant gronder au-dessus de la surface des eaux un morceau d'ensemble, modulé par les quatre jaguars postés au-dessus de la tête de l'étudiant.

Le cri poussé par lui avait excité les rugissements des tigres, auxquels se mêlait aussi le sifflement des serpents enlacés aux branches des arbres.

— C'est étrange! dit l'Indien, ces rugissements partent du même côté que la voix de cet homme! Eh! seigneur étudiant ! cria-t-il à Lantejas, êtes-vous seul à faire votre sieste à l'ombre de ces tamariniers?

Mais l'étudiant ne répondit à Costal que par un cri inintelligible: il était incapable de prononcer un seul mot, tant la terreur profonde qu'il éprouvait paralysait sa langue.

Son bras tremblant s'éleva seul au-dessus du hamac, pour indiquer à l'Indien les terribles hôtes de ces deux tamariniers. Toutefois, l'épaisseur du feuillage, en dérobant les jaguars à l'œil de Costal, rendit le geste de l'étudiant aussi peu intelligible que son cri.

— Doucement, pour l'amour de Dieu! s'écria Clara, que la peur rendait plus prudent que Costal: les tigres se sont peut-être réfugiés sur ces tamariniers?

— Raison de plus pour y aller voir. De-

vons-nous laisser ce jeune homme se morfondre dans ce hamac, jusqu'à ce que les eaux se soient écoulées?

En disant ces mots, Costal reprit ses avirons et poussa vers l'étudiant, tandis que Clara répétait d'un ton lamentable :

— Si ce sont nos tigres d'hier, comme je crois les reconnaître aux miaulements des petits, songez combien ces animaux doivent être aigris contre nous.

— Croyez-vous donc que je ne le sois pas contre eux, moi ? reprit Costal en continuant à ramer.

Quelques coups d'aviron le mirent à une distance suffisante de l'étudiant pour qu'il pût se rendre compte de la position critique dans laquelle il se trouvait.

Il était environ sept heures du matin, et le malheureux théologien avait compté plus de huit mortelles heures dans ce hamac, où il paraissait indolemment couché comme un satrape sous ce dais de tigres et de serpents à sonnettes.

A travers les mailles du réseau, l'étudiant suivait d'un œil terne les manœuvres de l'Indien. Il le vit montrer du doigt à son compagnon l'étrange tableau qu'offraient les tamariniers. Puis, tandis que le noir le contemplait d'un regard justement effrayé, don Cornelio entendit l'Indien, incapable de modérer les élans de sa gaîté, se livrer à d'intempestifs éclats de rire.

L'étudiant ne songeait guère pourtant

à s'en formaliser, quoiqu'il ne vit pas précisément qu'il y eût si ample matière à rire de sa position et de l'effrayante étude de tigres à laquelle il se livrait si involontairement depuis le point du jour.

— Si nous nous écartions pour tenir conseil ? balbutia le nègre d'une voix mal affermie.

— Nous écarter pour tenir conseil ! s'écria l'Indien en reprenant enfin son sérieux ; il ne peut y avoir deux partis à prendre.

— C'est vrai, reprit Clara ; il n'y a qu'à pousser au large, ce ne sera que la besogne d'un moment.

Alors l'Indien, avec autant de sangfroid qu'il en avait peu montré depuis quelques

instants, déposa ses avirons au fond de la pirogue, et prit sa carabine, dont il renouvela promptement l'amorce.

— Qu'allez-vous faire? s'écria le nègre.

— En viser un, parbleu! répondit Costal; vous allez le voir.

Et, reprenant ses avirons, il poussa droit au-dessous de l'un des deux jaguars.

— Tenez-vous tranquille, seigneur étudiant, dit-il à Lantejas, toujours aussi immobile que muet et effrayé.

L'un des jaguars lança un rugissement dont résonnèrent les échos et qui fit vibrer de terreur tous les muscles de Clara; puis, déchirant de ses griffes acérées l'écorce du tamarinier, la gueule béante et les lèvres retroussées au-dessus de ses

crocs aigus, l'animal fixait ses yeux sur l'homme. Un regard terrible jaillissait de ses prunelles dilatées; mais le chasseur parut ne pas subir la fascination de l'œil du tigre. Il l'ajusta tranquillement au défaut de l'épaule, et fit feu. La bête féroce tomba lourdement dans l'eau, dont le courant l'entraîna. C'était le mâle.

— Vite, Clara, s'écria Costal, un coup d'aviron pour nous éloigner.

En même temps il dégaînait un poignard tranchant pour se mettre en défense.

Mais, quelque diligence que voulût faire Clara, dont la peur troublait les facultés, il n'était plus temps.

La femelle, furieuse de la mort de son

compagnon et pleine de sollicitude pour ses petits, ne poussa qu'un court et affreux rugissement, et, oubliant son effroi, elle s'élança d'un bon par-dessus la tête de l'étudiant et vint tomber comme la foudre sur le canot.

L'embarcation chavira. Le chasseur, le nègre et le jaguar disparurent un instant sous l'eau.

Au bout d'une seconde, tous trois reparurent à la surface, Clara éperdu de terreur et nageant avec toute l'énergie du désespoir. Heureusement pour le nègre, l'ancien pêcheur fendait l'eau comme un requin, et se mit en un clin d'œil entre le tigre et lui, son poignard aux dents.

Les deux ennemis se mesurèrent des

yeux : l'homme, calme et résolu ; l'animal, rugissant de fureur.

Tout à coup le chasseur plongea, et le tigre, étonné de la disparition de son ennemi, nageait dans la direction de l'arbre sur lequel il avait laissé ses petits, quand on le vit se débattre comme si quelque tourbillon l'eût attiré, s'enfoncer à moitié, puis repaître flottant sans vie le ventre ouvert; tandis qu'une teinte de sang se mêlait autour de son cadavre à la couleur fangeuse des eaux.

Le chasseur reparut à son tour, jeta un regard autour de lui et nagea vers son canot, que le courant avait déjà entraîné ; il le rejoignit, et, quelques minutes après, il était remonté dans sa barque, remise à

flot, et se dirigeait vers l'étudiant. Lantejas n'était pas encore revenu de la surprise et de l'admiration que lui avaient causées l'audace et le sangfroid de cet inconnu, quand, du même couteau avec lequel il avait éventré le tigre, l'Indien ouvrit le fond du hamac pour livrer à l'étudiant plus facilement accès dans son canot.

— Et les peaux des jaguars que vous laissez échapper ! cria Clara. Voilà vingt piastres au moins qui s'en vont à vau-l'eau !

— Eh bien ! courez après, répondit l'Indien en retirant Lantejas, plus mort que vif, du fond de son réseau de cordes.

— *Dios me libre* (1)! s'écria le nègre, les peaux n'auraient qu'à vivre encore. Qu'elles aillent au diable! Et vous, Costal, faites-moi donc le plaisir de ramer vers moi, je n'ai nul souci de remonter en canot sous ces festons de serpents à sonnettes.

— Voyez-vous la petite maîtresse, dit l'Indien en dirigeant la pirogue vers Clara, qui ne put y reprendre pied qu'avec grand risque de la faire chavirer.

— Jésus Dieu! soupira don Cornelio, qui retrouvait enfin la parole, mais qui, les sens encore troublés, ne se voyait pas sans quelque appréhension entre ces deux inconnus, l'un rouge, l'autre noir, tous

(1) Dieu m'en garde.

deux ruisselants d'eau et les cheveux couverts d'une fange jaunâtre.

— Eh! seigneur étudiant, reprit Clara d'un ton de bonne humeur, c'est là tout ce que vous dites à Costal pour le remercier du service qu'il vient de vous rendre?

—Excusez-moi. J'avais tellement peur! répondit Lantejas, qui, sa tranquillité d'esprit une fois reconquise, commença par rendre avec une ferveur exemplaire des actions de grâces au tigrero, et finit en le complimentant sur le bonheur qu'il avait eu d'échapper aux dangers qu'il venait de courir.

— C'est ma foi vrai, répliqua l'Indien. J'étais tout en sueur, et cette eau qui vient

des montagnes est si glaciale, que j'aurais fort bien pu y attraper une pleurésie.

L'étudiant regarda avec un étonnement naïf l'homme assez intrépide pour penser que le seul danger qui le menaçât pendant sa lutte dans l'eau avec un animal furieux fût une fluxion de poitrine.

— Qui êtes-vous donc? s'écria-t-il.

— Le tigrero du seigneur don Matias de la Zanca, jadis, aujourd'hui celui du seigneur don Mariano Silva.

— Don Matias de la Zanca? dit l'étudiant; mais c'est mon oncle.

— J'en suis aise. Cependant, si vous le trouvez bon, je ne vous conduirai pas à son hacienda, située dans les montagnes qu'on serait fort embarrassé d'atteindre

avec une pirogue; puis, vous n'avez plus de cheval.

— Les eaux l'auront enporté; mais j'ai de bonnes raisons pour ne pas le regretter.

— Je n'en dirai pas autant de ma carabine, une arme excellente qui ne rate pas plus d'une fois sur cinq. Vous concevez qu'on ne peut la laisser ainsi au fond de l'eau, et avec votre permission, seigneur étudiant, maintenant que je ne suis plus en sueur...

En disant ces mots, le tigrero se dépouillait de ses vêtements, et quand il en eut quitté le dernier, l'ancien plongeur examina avec attention l'endroit où la pirogue avait chaviré, et pria le nègre

de ramer jusque là. Quand Clara eut donné quelques coups d'aviron dans la direction convenable, l'Indien s'élança la tête la première et disparut de nouveau sous les eaux.

Un espace de temps, que les deux spectateurs trouvèrent prodigieusement long, s'écoula avant que l'Indien ne se remontrât. Le bouillonnement de l'eau au-dessus de lui prouvait seul qu'il se livrait à une recherche active de son incomparable carabine. Enfin, sa tête dépassa la surface trouble du lac, et d'une main il nageait vers la pirogue, tandis que l'autre soutenait l'arme dont le Zapotèque faisait un si pompeux éloge, et un éloge si justement mérité.

Tout cela n'avait pas laissé du temps, et le soleil était déjà brûlant, quand le nègre, l'étudiant et l'Indien reprirent, dans leur frêle embarcation, le chemin ou plutôt la direction de l'hacienda de las Palmas.

Chemin faisant, don Cornelio interrogea ses deux libérateurs sur les motifs qui les avaient conduits vers lui.

— C'est un cavalier paraissant fort pressé de gagner la demeure de don Mariano, dit Costal, qui nous a envoyés vers vous aux Tamarindos. Reste à savoir s'il a échappé à l'inondation. Ce serait dommage qu'il n'eût pas pu gagner à temps l'hacienda, car c'est un vaillant jeune homme, et les braves sont si peu nombreux!

— Heureux ceux qui le sont! dit l'étudiant.

— Tenez, voici Clara qui ne craint guère les hommes, et qui a peur des tigres comme un enfant.

Bien que la première fureur de eaux se fût apaisée, il n'était pas facile néanmoins, d'en remonter le cours dans une petite pirogue comme celle qui portait les trois navigateurs. La houle était forte encore, et il fallait soigneusement éviter le choc des arbres en dérive comme de ceux que leurs racines tenaient immobiles sous l'eau.

Il était donc midi environ quand, à travers la cime verdoyante des palmiers semblabes à des bouquets de verdure

dont la tige baignait dans ce lac immense, apparut le cocher de l'hacienda de las Palmas ; puis, peu à peu le bâtiment lui-même sembla sortir du sein des eaux. Don Cornelio se réjouit à cette vue, car la faim le dévorait, et l'abondance était derrière ces murs.

Tout à coup le son clair d'une cloche, qui semblait inviter à passer au réfectoire, arriva jusqu'à ses oreilles par volées joyeuses comme le chant des oiseaux. C'était l'*Angelus* de midi.

En même temps deux barques, différemment chargées, apparurent aux regards de l'étudiant.

La première portait deux rameurs, un

cavalier en habit de voyage et une mule sellée et bridée.

Dans la seconde étaient assis don Mariano Silva, ses deux filles, dont d'épaisses couronnes d'œillets rouges et de fleurs de grenadier couvraient la tête, et dont les mains délicates maniaient l'aviron suivant l'usage du pays, puis, enfin, à côté de don Mariano, don Rafaël Tres Villas.

Les deux barques se dirigeaient vers les montagnes qui bornaient la plaine noyée du côté du nord, et bientôt celle qui portait le cavalier et sa mule toucha le bord. La mule y sauta d'elle-même après le cavalier, qui salua de la main en signe d'adieu ceux qui étaient venus l'ac-

compagner, se mit en selle et s'éloigna aux cris plusieurs fois répété de :

— Adieu! adieu! seigneur Morelos.

Après quoi la barque reprit la direction de l'hacienda, et, celle de Costal suivant la même route, l'étudiant en théologie put bientôt mieux apprécier le gracieux aspect de la seconde embarcation et la beauté de celles qui la montaient.

Les draperies de damas de soie ponceau qui couvraient les bancs de la petite chaloupe se repliaient sur ses bords et frappaient de tons de pourpre la surface jaunâtre des eaux. En enfonçant dans le lac son aviron peint de diverses couleurs, doña Marianita faisait tomber autour d'elle, en riant, une pluie d'œillets et de

fleurs de grenades détachés de sa coiffure, tandis que, à l'abri de sa couronne pourpre, dona Gertrudis jetait de temps en temps un humide regard sur l'officier assis à côté de son père.

— Seigneur don Mariano, voici un hôte que j'amène à votre seigneurie, dit Costal en désignant don Cornelio Lantejas.

— Qu'il soit le bienvenu, répondit don Mariano.

Et tous prirent bientôt pied en face de la porte de l'hacienda, sur le talus que battait la vague.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin